

151 1994

Classe ouvrière ... Ministère prêtre-ouvrier

Aujourd'hui et demain

A la demande du Conseil, huit collègues se sont mis au travail, huit collègues de lieux et d'âges variés, de professions, de compétences et d'options différentes. De décembre 1990 à mai 1991, ont participé à ces rencontres :

Gilles Couvreur - Pierre Germain - Michel Gendronneau - Louis Peignon - Yves Petiton - Edouard Pivotsky - Julien Potel - J. Ph. Thiroz.

La visée et la passion de cette démarche ? « Dans la trace des prêtres-ouvriers : passer le témoin ». Que le lecteur pressé veuille bien lire d'abord ce texte (cf. p. 44). Dans les quelques mois dont nous disposons, nous avons gardé deux soucis :

— Regarder de façon précise ce que nous avons l'habitude d'appeler « classe ouvrière » : ses mutations, ses transformations profondes, l'irruption de la pauvreté de masse et l'exclusion-marginalisation de tant de jeunes, français et étrangers... Que devient la classe ouvrière ? Quel est son rôle dans la société française ? Quel regard portons-nous sur cette évolution ? Ici, nous avons fait le constat d'un profond débat entre nous. Nous avons tenté de l'objectiver : cerner quelques aspects majeurs de cette confrontation.

— Parcourir à nouveaux frais, la trace des prêtres-ouvriers : nos motivations de départ, ce qu'elles deviennent avec la durée. Dans les bouleversements du champ idéologique, dans le nouveau paysage religieux français, dans la rencontre d'autres convictions d'homme, évaluer l'enjeu des prêtres ouvriers, aujourd'hui et demain : une trace dans laquelle des démarches nouvelles s'inscrivent et sont appelées de manière inédite.

L'Assemblée de Lisieux n'était pas le lieu pour un compte rendu détaillé ; on trouvera ici quelques éléments de notre confrontation. Les auteurs sont conscients des limites de ce travail : par ailleurs tous gardent la liberté de leurs analyses et chacun porte la responsabilité de son texte. On pourra trouver dans ces pages une vigoureuse invitation : un appel à des confrontations indispensables en une époque où tout bouge dans le monde, en Europe et en France.

Les travaux du groupe de réflexion identifié dans la première page de ce numéro étant trop abondants, le comité de rédaction ne peut offrir à ses lecteurs qu'une partie des textes.

Si vous êtes intéressés par le dossier complet de ces rencontres sur « CLASSE OUVRIERE... MINISTERE PRETRE-OUVRIER », nous mettons à votre disposition un livret comprenant diverses études.

En complément des deux articles de Gilles COUVREUR et d'Yves PETITON, publiés ici, ce livret comprendra .

— « L'évolution historique du mouvement ouvrier depuis 1945 » par Pierre GERMAIN.

— « La classe ouvrière, aujourd'hui » par Julien POTEL, avec en référence quelques annexes statistiques.

— « Le nouveau paysage religieux français » par Julien POTEL.

— « Etre intérimaire, aujourd'hui » par Michel GENDRONNEAU.

— « Motivations pour le ministère P.O. » par Jean-Philippe THIROT.

Pour obtenir ce document, remplir le bulletin, l'expédier **avant le 31 janvier 1992** à LETTRE AUX COMMUNAUTÉS - B.P. 18 - 94121 FONTENAY-SOUS-BOIS CEDEX et joindre un versement de 20 F à Lettre aux Communautés C.C.P. PARIS 21.596-44 V

NOM :

Adresse :

désire exemplaires du livret des textes produits par le groupe « Classe ouvrière - Ministère Prêtre-Ouvrier ».

Déroulons le fil de l'Histoire

Pierre GERMAIN *

L'histoire n'est pas une science exacte.

L'histoire contemporaine — voire immédiate — est plus risquée encore.

Retracer — même à grands traits — l'histoire contemporaine de la classe ouvrière est une opération suicidaire.

Bien sûr il faut dire, au départ, de quel lieu on raconte cette histoire — de l'intérieur même de la classe ouvrière — et de quels outils on se sert, ce que nous faisons dès l'introduction

Suffirait-il, dès lors, d'emboîter le pas d'historiens qualifiés, s'inscrivant dans cette perspective ?

Ce serait trop simple. Car il y a encore, à l'intérieur même de la classe ouvrière, pluralité, voire divergences de regards, en fonction du courant où l'on est et d'où l'on pondère et valorise une succession de faits, et qui font de « L'HISTOIRE » une source « d'histoires ».

Bien plus qu'un professionnel, l'amateur que je suis n'échappe pas à cette règle.

Malgré tout — et c'est l'intérêt de ce survol historique — il y a un très large accord pour reconnaître quelques grandes évolutions qui s'inscrivent en filigrane de cette histoire.

Alors, déroulons le fil de l'histoire.

* Pierre GERMAIN a accepté que nous ne publions que quelques extraits de son étude. On lira avec intérêt la totalité de son texte dans le livret que le lecteur peut commander cf. p. 2.

INTRODUCTION

Nous partons de la fin de la deuxième guerre mondiale. Il faut bien partir de quelque part. De plus, de ces années, datent nombre d'initiatives, inspirées par l'élan missionnaire, dans l'Eglise de France. La MDF et le ministère PO prennent là leur source.

Nous décomposerons ce survol en 4 étapes : *

1. 1945-1964. Au cœur de la croissance.

L'immédiat après-guerre offre un paysage social et politique nouveau... la classe ouvrière mène d'intenses luttes politiques et syndicales (48-53, grandes grèves dans les mines et la métallurgie)... L'impératif national de reconstruction est une priorité reconnue par tous... Au cours de cette période le « salaire indirect » prend une importance de plus en plus grande. (1/3 du revenu ouvrier). Les revendications salariales fixées par des branches pilotes (sidérurgie, automobile) sont diffusées à l'ensemble du tissu industriel.

2. 1964-1973. Les préludes d'un temps de crise.

Une première entente confédérale apparaît en 1966. En 1968, des Accords de Grenelle mettent en œuvre un compromis entre le pouvoir politique et les organisations syndicales. On obtient une augmentation de 35 % pour le SMIG et la reconnaissance de la section syndicale d'entreprise. La texture économique se fragilise dans le textile et l'habillement. Les entreprises recourent au travail intérimaire, délocalisent leurs centres de production en France ou au Tiers-Monde. Ces signes d'essoufflement de l'économie et la volonté politique de gauche donnent naissance au programme commun en 72.

3. 1973-1981. La mise à l'épreuve du front de classe.

Après le premier choc pétrolier, le pouvoir en place entreprend une politique néo-libérale. Mais sans résultat, le ressort de la croissance est brisé et le chômage atteint deux millions de travailleurs. Une période d'unité d'action entre 1974-1977 relance des journées d'action et d'importantes manifestations. Aux élections législatives

* Ces étapes sont beaucoup plus développées dans le livret. Ici, elles ont été résumées par la rédaction.

de 1978, les travailleurs français et leurs organisations de gauche espèrent un tournant capital. Les ruptures idéologiques des organisations syndicales provoquent l'effondrement des forces et des stratégies du front de classe et le désarroi des travailleurs.

4. 1981-1991. D'un scénario sortie de crise à une gestion sociale de la crise.

La gauche au pouvoir inaugure un scénario de sortie de crise par le relèvement du SMIC et des prestations sociales, par un programme de nationalisation pour affranchir l'économie des impératifs de rentabilité immédiat du capital industriel, par des décisions satisfaisant les travailleurs : retraite à 60 ans — 5^e semaine de congé — réduction du temps de travail, lois Auroux. La reprise mondiale attendue n'est pas au rendez-vous... Les mesures d'austérité sont dénoncées comme un virage à droite. La « cohabitation » (85-88) apporte une dose supplémentaire de libéralisme, engage un processus de dénationalisation. Des conflits sociaux importants et catégoriels font émerger les « coordinations ». De nouvelles élections donnent au gouvernement de centre-gauche une majorité relative. Alors que l'Europe de l'Est connaît de profonds bouleversements, en France on se contente d'une gestion « social-démocrate » de la crise.

Nous tenterons de comprendre :

● les évolutions économiques rencontrées, avec — en toile de fond — les concepts et analyses marxistes (Cf. Annexe 1) :

— parce que c'est une tentative de compréhension que nous faisons de l'intérieur de la classe ouvrière, et que la référence à l'analyse marxiste est majoritaire en son sein — sans exclure et en les notant au passage les autres concepts et analyses ;

— parce qu'elle s'avère être la plus explicative, la plus apte à rendre compte du mouvement réel de l'évolution de nos sociétés capitalistes ;

— parce que — en tout état de cause — ce n'est pas au niveau de l'analyse des réalités économiques rencontrées que les recherches de Marx et de ses successeurs ont marqué une rupture radicale avec les « économistes bourgeois », mais bien ailleurs, dans le projet de transformation radicale des sociétés capitalistes, lié à leur nécessaire développement historique (Cf. Annexe 2).

● les projets, stratégies et réalisations des acteurs sociaux en présence ; cela, dans le même temps, dans le mouvement complexe de leurs interdépendances et interactions (1).

CONCLUSION

Nous concluons ce survol historique par ces remarques (2) :

Si l'on en croit l'écrasante majorité des recherches sociologiques actuelles, la classe ouvrière se meurt... la classe ouvrière est morte.

Elle aurait perdu toute capacité historique à se présenter sur la scène politique comme l'acteur principal du changement dans notre société (3).

Sa composition sociologique est modifiée

L'évolution de chaque secteur d'activité, depuis 1946, est considérable et modèle progressivement un nouveau visage de la classe ouvrière.

Dans l'industrie, l'introduction massive de nouvelles technologies dans des branches industrielles de pointe induit des transformations dans la structure interne du salariat.

Serge Mallet a cru voir les « professionnels » d'hier passer le relais aux « techniciens » de demain (4).

D'une part, nombre d'industries (métallurgie, textile, cuir, bâtiment) ont encore un pourcentage d'ouvriers qui va de 55 à 80 %.

D'autre part, dans nombre d'industries de pointe, l'introduction de la productive (commandes numériques, automatismes, robots) ne remplace pas le « professionnel » manuel au bénéfice d'emplois qui seraient à dominante de création intellectuelle ou de maîtrise technique.

(1) Notre référence principale : 1968-1982, Le Mouvement ouvrier français, Crise économique et changement politique, Collectif sous la direction de Mark Kesselman, Ed. Ouvrières. 1984.

(2) Article de référence : « Décomposition et recomposition de la classe ouvrière », par Jean Lojkine, o.c. p. 144 à 176.

(3) Cf. A. Touraine, « La société post-industrielle ». Ed. Denoël. 1969. « La classe ouvrière n'est plus, dans la société programmée, un acteur historique privilégié ». p. 25.

(4) Serge Mallet. « Une nouvelle classe ouvrière ». Ed. du Seuil. 1963.

Se développe, par contre, une double interférence : d'une part, le développement des composantes intellectuelles dans le travail ouvrier ; d'autre part, la dévalorisation d'une grande partie du travail intellectuel lui-même, dans ses phases de conception et de programmation.

Il semble bien que les mêmes tendances soient à l'œuvre, dans le tertiaire, par le biais de la bureautique.

Plus déterminants que l'importance relative de tel secteur d'activité ou de telle catégorie socio-professionnelle sont, sans aucun doute, les clivages croissants entre les différents statuts existant dans le monde salarial.

Sa cohésion interne est menacée

D'un emploi stable, qualifié, au statut social garanti, à la situation de chômeur, voire de RMIste, le dégradé des différences de statut est impressionnant.

On peut certes objecter que cette « diffraction » de la classe ouvrière est, en quelque sorte, comme son statut permanent (5).

Plus au fond, si nous reconnaissons que les formes d'organisations ouvrières et le contenu historique de la conscience de classe qu'elles transmettent et organisent, importent plus que les situations rencontrées, alors, la faible implantation syndicale, en France, surtout dans les petites et moyennes entreprises, et la désyndicalisation croissante, restent préoccupantes.

Conjuguées à d'autres facteurs (désaffection des organisations de masse ; valorisation de l'individu ; culture d'entreprise), elles peuvent saper, à terme, une identité de classe.

Sa division idéologique perdure

Même si l'attachement aux organisations qui structurent la classe ouvrière et son champ de conscience est, pour beaucoup, très souple, la polarisation de ces mêmes organisations en différents courants est, elle, permanente.

(5) Cf. en particulier la description de Marx, au ch. XXV, livre 4 du Capital. T. 1.

C'est ce qui se dégage avec force de ce parcours historique, qui va de 46 à nos jours.

On pourrait, de même, retrouver ces mêmes courants dès la constitution de la classe ouvrière, au début de la révolution industrielle.

Qu'on se souvienne des polémiques cinglantes de Marx contre le socialisme « utopique », « petit bourgeois », ou « réactionnaire » (6).

Pour faire bref et simple, nous sommes toujours en présence d'un courant révolutionnaire et d'un courant réformiste (7).

Ces deux courants sont en lutte d'influence constante, tantôt feutrée, tantôt ouvertement déclarée.

Mais tous les deux — et leur lutte entre eux — sont constitutifs de la classe ouvrière, de son réseau d'organisation, de son champ de conscience.

Annexe 1

Cf. particulièrement Ch. XXV : « La loi générale de l'accumulation capitaliste », du livre II du « Capital », de Karl Marx.

Partant de la « composition du capital » en une « partie constante » (« la valeur des moyens de production ») et une « partie variable » (« la valeur de la force ouvrière, la somme des salaires »), il conclut à quelques lois tendanciennes.

1. *« La composition du capital restant la même, le progrès de l'accumulation tend à faire monter le taux des salaires ».*

... « Dans l'état de l'accumulation tel que nous venons de le supposer, et c'est son état le plus propice aux ouvriers, leur dépendance revêt des formes tolérables (...).

(6) Cf. par exemple ch. III du Manifeste du parti communiste.

(7) Pour être plus complet, il faudrait faire place à d'autres courants, notamment celui de l'anarcho-syndicalisme qui est comme un fond permanent et assez caractéristique de la classe ouvrière française.

Au lieu de gagner en intensité, l'exploitation et la domination capitalistes gagnent simplement en extension à mesure que s'accroît le capital (...). Alors, il revient à ceux-ci, sous forme de paiement, une plus forte portion de leur produit net (...) en sorte qu'ils se trouvent à même d'élargir le cercle de leurs jouissances, de se mieux nourrir, vêtir, meubler, etc., et de former de petites réserves d'argent ».

2. *« Changements successifs de la composition du capital dans le progrès de l'accumulation et diminution relative de cette partie du capital qui s'échange contre la force ouvrière ».*

« La même cause, dit Adam Smith, qui fait hausser les salaires du travail, l'accroissement des capitaux, tend à augmenter ses facultés productrices et à mettre une plus petite quantité de travail en état de produire une plus grande quantité d'ouvrage ».

« Le développement de la production capitaliste enfante une puissance tout à fait nouvelle, le crédit, qui, à ses origines, s'introduit sournoisement (...) puis devient bientôt une arme... terrible de la guerre de la concurrence (...). La concurrence et le crédit... agents les plus puissants de la centralisation ».

3. *« La production croissante d'une surpopulation relative ».*

« En même temps que le nombre des ouvriers attirés par le capital atteint son maximum, les produits deviennent si surabondants qu'au moindre obstacle dans leur écoulement, le mécanisme social semble s'arrêter ; la répulsion du travail par le capital opère tout d'un coup... ; le désarroi même impose aux capitalistes des efforts suprêmes pour économiser le travail ».

« ... La loi de la décroissance proportionnelle du capital variable a (...) enfin pour complément la production d'une surpopulation relative ».

En fin d'inventaire des différentes formes d'existence de cette surpopulation — en point 4 — Marx pointe « ce dernier résidu de la surpopulation relative [qui] habite l'enfer du paupérisme ».

« ... Le paupérisme est l'hôtel des invalides de l'armée active du travail, et le poids mort de sa réserve. Sa production est comprise dans celle de la surpopulation relative... Il entre dans les faux-frais de la production capitaliste.. ».

Sur l'existence de cycles « C'est seulement de l'époque où l'industrie mécanique (...) exerça une influence prépondérante sur toute la production nationale, où,

grâce à elle, le commerce étranger commença à primer le commerce intérieur, où le marché universel s'annexa successivement de vastes terrains où, enfin, les nations industrielles entrant en lice furent devenues assez nombreuses, c'est de cette époque seulement que datent les cycles renaissants dont les phases successives embrassent des années et qui aboutissent toujours à une crise générale, fin d'un cycle et point de départ d'un autre ».

Annexe 2

« En ce qui me concerne, ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert, ni l'existence des classes, ni leurs luttes entre elles. Longtemps avant moi, des historiens bourgeois avaient décrit le développement historique de cette lutte des classes, et des économistes bourgeois en avaient exprimé l'anatomie économique. Ce que je fis de nouveau, ce fut

- 1. de démontrer que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases du développement historique de la production,*
- 2. que la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat,*
- 3. que cette dictature elle-même ne constitue que la transition à l'abolition de toutes les classes et à une société sans classes ».*

Lettre de Marx à Weydemeyer. 5 mars 1852

« Quiconque reconnaît uniquement la lutte des classes n'est pas pour autant un marxiste ; il peut se faire qu'il ne sorte pas encore du cadre de la pensée bourgeoise et de la politique bourgeoise.

Celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat.

L'opportunisme n'étend pas la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à ce qui est précisément l'essentiel, jusqu'à la période de transition du capitalisme au communisme, jusqu'à la période de renversement et de suppression complète de la bourgeoisie ».

Lénine. L'Etat et la Révolution. 1917

Dans la société française : que représente la classe ouvrière ?

Gilles COUVREUR

De la classe ouvrière de 1945 ...

Aux lendemains de la guerre, lors de la première naissance des prêtres-ouvriers, la classe ouvrière représentait la concentration de trois défis :

- misère généralisée,*
- dans l'horizon des espérances de la Résistance, contestation par le mouvement ouvrier d'une société bâtie sur le profit,*
- distance maximale par rapport à l'Église (Cf. l'expression du Cardinal Suhard : « Il y a un mur qui sépare l'Église de la masse »).*

A ces divers niveaux, grande est la densité des enjeux : là, un « homme nouveau » se construit ; là, se concentrent des énergies, des tensions, des espérances de haute portée humaine ; là, se joue le « rôle messianique » de la classe ouvrière. Que l'on se souvienne seulement de la phrase attribuée à J. P. Sartre : « Il ne faut pas désespérer Billancourt ».

... A la situation d'aujourd'hui

Ce que représente la classe ouvrière au sein de la société actuelle demande à être évalué dans les différentes dimensions de son rôle symbolique.

« Symbolique », le mot qui vient d'être énoncé indique une des difficultés que nous avons eu à surmonter. Pour tenter un effort de clarification, non seulement il faut décrypter les liens entrecroisés de la classe ouvrière et de la société

globale, mais il faut aussi évaluer leurs mutations. Et il faut encore affronter l'entrechoc — voire l'affrontement — des mots et des grilles d'analyse susceptibles d'en rendre compte.

Dans le langage habituel des organisations ouvrières, le mot « symbolique » n'occupe pas une place de choix : pour beaucoup, il renvoie les visées du mouvement ouvrier dans un monde irréel ou évanescent. « Symbolique » n'est pas chargé du dynamisme mobilisateur que comporte, pour beaucoup de militants ouvriers, chrétiens ou non, « espérance ouvrière » : celle-ci connote à la fois volonté et projet de transformer la société.

— Au contraire, pour une autre génération, « symbole » désigne une dimension importante du réel et signale des énergies potentielles qui ont un impact social non négligeable. A l'inverse, dans le contexte politique actuel, pour beaucoup, un vocabulaire d'espérance se heurte à de graves incompréhensions : une visée de ce genre, héritée du mouvement ouvrier et de son histoire déjà longue, peut-elle être crédible, au seuil du XXI^e siècle ?

— Lorsqu'on s'essaie à dire, avec objectivité, la place spécifique de la classe ouvrière dans la société française, les difficultés rebondissent : pour en parler, s'entremêlent statistiques et repérages chiffrés, fonctions et rôles, images mentales et utopie... Sur quel registre se place-t-on ? Recourt-on au vocabulaire actuel des sciences humaines ? S'appuie-t-on sur les grilles de la sociologie marxiste ?

Dans une telle forêt de difficultés, il a fallu s'essayer à ouvrir un chemin en fonction de l'objectif du groupe. Un décalage d'une — ou même de deux — générations existant entre la grande majorité des prêtres-ouvriers que nous sommes et ceux qui pourraient se sentir appelés à l'être, il s'agit surtout de rendre possible un dialogue entre les uns et les autres. D'où les choix méthodologiques proposés :

— Dans l'état actuel de notre réflexion, plusieurs langages sont utilisés. Refusant un vocabulaire bouclé et acceptant les risques d'incohérence, on a voulu signaler que, sur des points importants, plusieurs approches sont possibles.

— Par ailleurs, les oscillations du vocabulaire signalent des lieux de débats incontournables aujourd'hui. En sortant du non-dit, on s'efforcera de les décrire et de les baliser, autant que faire se peut.

Par là même, sont indiquées les limites de cette réflexion. Discutées dans le groupe, puis soumises à la critique de l'atelier prêtres-ouvriers, ces pages sont marquées par la modestie. Tant il est vrai que toute recherche sur la classe ouvrière plonge dans la complexité des mutations en cours.

I - La classe ouvrière dans tous ses états

A. Qu'en est-il de la classe ouvrière ?

Au-delà des images figées...

Aux alentours de la seconde guerre mondiale, bleu, salopette et casquette sont les attributs du prolétaire classique, l'image type de l'ouvrier de la mine, de la grande industrie, ou du bâtiment.

Vers la fin des « 30 glorieuses », mai 1968 ne manque pas de fournir de nouveaux stéréotypes au visage de la classe ouvrière : ainsi, pour l'automobile, de Poissy à Billancourt, une palette qui réunit à la fois OS immigrés, professionnels et techniciens.

Dans de très grosses usines, pantalons gris-bleus ou blouses ont remplacé les bleus classiques et des cantines sont devenues restaurants d'entreprise, etc. « Tout est fait, en 1991, pour te faire sentir que tu n'es plus ouvrier ». Ne plus avoir le look ouvrier, ne plus être appréhendé comme ouvrier dans la société civile, tel est le désir de beaucoup ; ainsi, ceux qui rêvent de ne plus habiter les Quartiers Nord à Marseille, ou les Minguettes en région lyonnaise.

Disparition des cols bleus, diminution des ouvriers manuels de la grande industrie. Faut-il conclure, de la disparition de ces images traditionnelles, à l'évaporation de la classe ouvrière ? (cf. Annexe I).

... Un processus ininterrompu

Les apparences pourraient conduire à cette conclusion : tant ont bougé les éléments qui la composent que la classe ouvrière, aujourd'hui, ressemble à une nébuleuse.

Quoi de commun entre des techniciens de haut niveau, dans l'espace d'usines automatisées, et la masse flottante des exclus de l'emploi ? Sous la plume de sociologues réputés, les mots définitifs pullulent : diversification de la classe ouvrière, division, éclatement, etc. Tandis que le chômage atteint des chiffres records, le monde du travail connaît des transformations radicales. (cf. Annexe II).

Ces constats effectués, les conclusions péremptoires fourmillent, en des directions contradictoires. Ainsi, dans un bref lap de temps, on a pu lire : « La classe ouvrière en voie de disparition » ; « Feu la classe ouvrière ? » ; mais aussi : « La classe ouvrière, ça existe », « Le prolétariat dans tous ses éclats » (1).

De ces expressions divergentes, que retenir ? Une figure de la classe ouvrière a volé en éclats : ainsi, le visage que celle-ci a eu pendant une période économique de croissance continue, alors que le chômage n'était qu'un phénomène résiduel, que le plein emploi paraissait être un objectif à portée de main et que s'amorçaient de puissantes transformations technologiques.

Mais cette figure, si durable qu'elle a pu en devenir l'image classique, ne saurait fournir à la classe ouvrière dans la société française un modèle unique. A travers son histoire déjà longue, la classe ouvrière revêt toujours une configuration provisoire ; elle ne saurait être confondue avec un moment historique, qu'il s'agisse d'un temps de croissance, ou d'une période de crise, cyclique ou structurelle.

Selon l'expression d'un chercheur, « le concept de classe ouvrière a une longue histoire ; et la classe ouvrière ne peut être appréhendée que dans ses états, ils sont variés selon les temps et les lieux » (2).

B. Faut-il encore parler de classe ouvrière ?

A l'Atelier Prêtre-Ouvriers, s'est ouvert un débat autour de l'expression « classe ouvrière ». Les mutations sont tellement amples et rapides que certains se demandent s'il ne vaudrait pas mieux abandonner le terme de classe ouvrière, qu'ils estiment inapproprié aujourd'hui. Ainsi, dans une très grosse entreprise de mécanique, le mot « classe ouvrière » apparaît vieillot ; les militants l'emploient mais c'est un langage non transmissible auprès des moins de 25-30 ans.

Le mot évoque l'exploitation dont sont victimes — dans les vieux pays industriels, comme dans les nouveaux — les travailleurs. Très chargé idéologiquement, il renvoie à un langage militant : dans les circonstances actuelles, son emploi est difficile.

(1) « Libération », 18.02.91 : l'auteur titre ainsi un compte rendu lapidaire du savant livre de deux techniciens de l'INSEE ; Laurent Laot, dans « Masses ouvrières », mai 91 ; Pierre Pierrard, « L'Eglise et les ouvriers en France, 1940-1990 », p. 403 ; A. Bihr, in « Le Monde diplomatique », mars 91.

(2) Y.C. Lequin, « La classe ouvrière dans ses états », Cahiers de l'IRM, n° 27, Juin 88.

Techniciens, employés — une sacrée cohorte dans la France d'aujourd'hui — mais aussi femmes de nettoyage dans les grandes surfaces sous contrat à durée limitée, travailleurs sans moyens de défense ou travailleurs privés d'emploi, gens ayant conscience d'être réduits à rien, tous font partie d'un peuple mis à mal dans la société. Font-ils partie de la classe ouvrière ?

Pour « donner du mou » à une expression qui paraît trop rigide, bien des mots ont été avancés :

- « monde populaire », « masses laborieuses », « travailleurs » (pour signaler qu'il ne s'agit pas seulement des ouvriers manuels des grandes boîtes, mais aussi des ruraux ouvriers, mais aussi des techniciens, mais aussi de la pléthore des petites boîtes...);
- « population ouvrière » (pour englober ceux qui travaillent et ceux qui ont été chassés de l'emploi) ;
- « monde ouvrier » (mais faisant ainsi référence à une autre culture, on risque de gommer la dimension « luttes », inscrite dans l'expression classe ouvrière) ;
- « terre ouvrière » a été employé à l'Assemblée des P.O., 1991, à La Pommeraye...

Dans l'acception qu'on en a au Brésil, la classe ouvrière est plus large que ceux qui travaillent dans l'entreprise : elle englobe les salariés et ceux qui n'ont pas de carte de travail ; ceux qui n'ont que de petits boulots, et ceux qui sont contraints à vivre dans la marginalité : un monde que rejoignent les associations des familles ou des quartiers.

Gardons l'expression, à condition de ne pas enfermer la classe ouvrière dans les « cols bleus », de ne pas l'identifier à la catégorie socio-professionnelle des ouvriers, mais en intégrant bien des visages imprévus. Parce que le mot véhicule beaucoup de choses, il est incontournable. Parce qu'il a une portée symbolique variable selon les temps et les lieux, parce que la classe ouvrière a pris conscience d'elle-même à travers une histoire, avançons l'hypothèse que le concept de classe ouvrière n'est pas périmé, à condition de ne pas le réduire à un cliché statique et d'en accueillir toute la dynamique : sa référence identitaire n'est pas un état figé mais elle s'est construite dans une histoire de luttes (cf. Annexe III).

Et son évolution est un phénomène permanent. Entraînée dans les mutations économiques au plan national et mondial, la classe ouvrière ne cesse d'être prise dans des processus de composition et recomposition. C'est dans ce sous-sol en mouvement que s'origine le déplacement, qui vient d'être constaté, de ses figures.

C. Un autre rapport au travail

L'aspect le plus aisé à saisir est que tout bouge, dans le rapport de l'homme à son travail. Le travail a perdu la valeur globalisante qu'il pouvait avoir pour les générations précédentes. Plus que jamais, le travail n'est pas le tout de l'homme : dans la vie de beaucoup, il n'est qu'un élément parmi d'autres.

Pour un nombre qui va grandissant, la présence à l'usine est un pis-aller. Le travail, on s'en fout, car on se réalise autrement. Au travail, pour le salaire, pour le fric nécessaire au gosse, à la voiture, aux fringues... Mais la vie est ailleurs : magnétoscope, radio-amateur, mécanique, vacances, etc.

A ces aspirations individuelles, il est souvent fait écho dans l'entreprise et une certaine souplesse s'instaure. Dans une grosse boîte, un gars s'absente pour un match de foot : « Cela me concerne ». Pour ceux qui ont une bonne formation, l'intérim peut permettre de gérer soi-même son affaire : travailler puis partir voyager et reprendre par la suite (cf. Annexe IV). D'autres jeunes suivent des cours, pour tenter une autre voie et avoir un travail intéressant.

Mais qu'est-ce que provoquent, dans la tête des gens, ces nouveaux rapports au travail ? Des choses variées, parfois difficiles à saisir :

- Celui qui n'a pas eu de travail stable avant 25 ans. Après avoir longtemps galéré, comment se construit-il ? Comment peut-il s'ancrer dans l'histoire des luttes ouvrières ? Quelle conscience ouvrière ? Comment l'acquérir ?
- Celui qui a eu une formation poussée, qu'on a appelé à un investissement total dans l'entreprise, et auquel on a dit sans cesse : « le travail avant tout ». Que se passe-t-il lorsqu'il découvre qu'on lui en demande toujours davantage mais que la paye ne suit pas, qu'il n'est pas considéré et qu'il n'y a pas d'avenir possible ?

— Du travail, du loisir, du syndicat, quelles images sont-elles données par les médias ?

D. Un espace ouvrier travaillé de manière contrastée

Une analyse plus fine permet de constater que, lorsque prend fin une figure de la classe ouvrière, on peut déceler de nouveaux visages en gestation. Ainsi la crise a-t-elle ouvert un espace ouvrier travaillé de manière contrastée.

On peut trouver, dans trois domaines, quelques indices des mutations en cours :

Modifications de l'organisation du travail

Les formes de l'organisation du travail changent : de la productivité, selon des méthodes tayloristes, à la recherche de la qualité totale. L'évolution des outils modifie la relation du travailleur à son travail : d'un rapport direct à l'objet, on passe à une relation télécommandée ou automatisée. Mais ces relations plus abstraites de l'acteur (faiseur de produit ou de service) à son travail réel ne structurent pas de la même manière les individus, aussi bien dans leurs désirs que dans leurs espoirs.

Il est clair que voient le jour d'autres types de relations sociales dans le travail : elles ne génèrent pas de la même manière une conscience collective. Evaluer ce qui permet ou non d'avoir conscience d'être rattaché à la classe ouvrière.

Evolution de la composition des catégories socio-professionnelles

Le progrès que constitue l'introduction grandissante, dans les processus de fabrication, de nouvelles techniques (commande numérique, automatismes, robots, etc.), comme, dans un autre domaine, celui de la bureautique, induit une transformation profonde de la structure du monde des travailleurs : éclate la notion de métier, se transforment les catégories socio-professionnelles.

Dans nombre d'entreprises, se produit une montée en puissance des I.C.T. (ingénieurs, cadres et techniciens). Il y aurait illusion à penser que ce phénomène s'accompagne de la fin du travail aliéné. Si se développent des emplois à dominante de maîtrise technique ou de création intellectuelle, apparaît aussi une nouvelle dévalorisation du travail dans ses phases de conception ou de programmation. Dans

certaines entreprises, ce sont les blouses blanches qui deviennent fer de lance dans les revendications et les actions collectives.

Clivage grandissant entre statuts

Travailleurs stables des entreprises ou exclus du travail, et, pire, exclus du marché de l'emploi : voilà la classe ouvrière prise à revers par l'explosion d'une pauvreté de masse. Et l'écart grandit entre ceux que certains se risquent à appeler privilégiés, parce qu'ayant accès à un travail, et ceux que la société rejette comme marginaux, frustrés d'emploi.

Un tel schéma bipolaire n'est pas sans inconvénient. En n'affirmant que dualité et hétérogénéité, on se rend aveugle sur des phénomènes qui se passent à l'intérieur du monde du travail. « Dans mon usine, il y a, à la fois, du XIX^e siècle et du XXI^e siècle ».

Au cœur des entreprises, se multiplient les travailleurs à statut précaire : travailleurs à temps partiel, travailleurs temporaires, stagiaires de diverses catégories, salariés opérant en régie ou en sous-traitance, et aussi travailleurs de « l'économie souterraine ». Les statistiques montrent sans ambage que les frontières se déplacent : de multiples dégradés voient le jour, depuis l'emploi stable jusqu'au chômage définitif.

Etablir une césure absolue entre marginaux et travailleurs ne permet pas de comprendre que les formes du « malheur ouvrier » persistent, même si elles se sont renouvelées. Ce serait céder à une illusion, savamment entretenue, de penser qu'elles sont indépendantes les unes des autres.

E. Une constellation de mutations

La période de plein emploi — soit l'espace d'une génération et demie — a pu créer l'illusion que la classe ouvrière s'était identifiée aux ouvriers d'une industrie en expansion durable. Un regard sur l'amont et sur l'aval de cette période montre à l'évidence la complexité et la mouvance des groupes qui forment l'espace ouvrier : en son sein, au rythme des transformations économiques, des processus de composition et de recomposition sont à l'œuvre en permanence.

Si l'on garde en mémoire les trois défis que portait, en 1945, la classe ouvrière, et si l'on souhaite énoncer, en contrepoint, les défis qu'elle représente — ou non — en 1991, il est aisé de constater qu'aucun d'eux n'a été à l'abri de mutations importantes. D'où ce questionnement qu'il ne convient pas d'occulter :

= Entre l'explosion d'une pauvreté de masse et l'apparition de nouvelles formes d'organisation du travail (haute technicité, mais aussi précarité et chômage), y a-t-il une articulation ? Quel lien avec la crise structurelle du capitalisme ?

= On constate à la fois de nouvelles expressions de l'individualisation et la déperdition des organisations et de l'action collective. A quelles conditions, dans le contexte actuel, la revendication d'une société autre est-elle possible ?

= Le nouveau paysage religieux français s'est modifié : prend-on la mesure du défi que représente la non croyance, ou plutôt l'indifférence tranquille ? (cf. *Classe ouvrière et nouveau paysage religieux français*, p. 46).

Elaborer un début de réponses à ces questions est nécessaire pour pouvoir évaluer la place et la fonction de la classe ouvrière dans la société française.

II - Un constat incontournable : l'inhumanité persistante du capitalisme

Mis en face de transformations sociales si radicales, nous sommes saisis par l'urgence d'une analyse économique sérieuse. De telles mutations de société sont incompréhensibles sans un voyage dans leur sous-sol économique :

- développement des technologies nouvelles,
- évolution du capitalisme, de ses structures et des pratiques des acteurs,
- internationalisation du marché, déséquilibres croissants entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest,
- changement des contextes politiques, etc.

Ce simple énoncé renvoie ce travail sur la classe ouvrière dans la société française à la modestie. Il faut signaler les limites du propos. La recherche pourra

être poursuivie sur des points précis avec l'aide de compétences. Contentons-nous, ici, de quelques notations.

A. Pauvreté de masse ici, misère croissante dans le Tiers Monde

Les faits sont têtus :

— Après une période de croissance continue, la pauvreté de masse est réapparue en France et la marginalisation s'est faite durable. L'écart s'est creusé dans les revenus, et les inégalités ont augmenté : les précarités se développent ; des pauvres deviennent de plus en plus pauvres.

— Dans le Tiers Monde, aggravation de la pauvreté, voire de la misère, jusqu'à la famine en de nombreuses zones. Distanciation grandissante des zones périphériques et des centres.

— Ici et ailleurs, viennent à jour des mécanismes de dysfonctionnement. On a cru pouvoir les appeler « sociétés à deux vitesses ». Mais certains pensent qu'il est plus exact de les baptiser « sociétés à vitesse unique », ou, pour singer le « TGV », sociétés à « très grande vitesse » : en effet les masses marginalisées demeurent en bordure du chemin et elle n'ont plus l'espérance ou la perspective, à terme prévisible, de pouvoir entrer dans le développement (Tiers Monde), ou sortir de l'exclusion (Quart Monde).

B. Ces phénomènes ne sont pas qu'un fléau social

Ces phénomènes sont un malheur social massif dont il convient de réduire d'urgence les conséquences les plus inhumaines. Mais ils ne sont pas qu'un fléau fatal.

Une idéologie s'infiltré partout. Même si elle ne dévoile généralement pas ses buts, ses visées sont claires : la réalité sociale doit être acceptée telle quelle est puisqu'il n'y a pas d'autre logique économique possible ; il faut (donc) s'orienter vers une démarche consensuelle. Parmi bien d'autres moyens, c'est à quoi tend la culture d'entreprise.

Une telle idéologie est nocive : elle occulte le fonctionnement des mécanismes économiques, masque les effets inhumains de l'exploitation et les attribue à la fatalité.

Et l'on s'acharnera à faire croire que la classe ouvrière comme telle n'existe plus. Tout est fait pour que disparaisse la conscience ouvrière ; un mécontent est un être infernal et on ne recule devant aucun moyen pour l'éjecter de l'entreprise.

Le « marqueur pauvreté » a atteint de larges espaces, mais cette pauvreté de masse reste incompréhensible sans le « marqueur exploitation ». On ne peut rien comprendre au fléau social en omettant son analyse économique. La situation dans laquelle nous sommes est une situation de crise, mais une situation construite par le capitalisme. Dans ce système économique, on constate à la fois que le profit est de plus en plus concentré et que la pauvreté gagne des espaces de plus en plus étendus. C'est précisément cette logique qui construit exclus et marginaux : ils sont la conséquence de la manière injuste dont les richesses sont produites et réparties.

Les choses se déroulent maintenant au plan mondial. Il faut regarder avec lucidité l'aspect biface du capitalisme : à la fois capable de faire patte de velours (lorsqu'il est urgent de calmer la révolte des poudres avec un traitement social qui contribue à instituer la misère) et capable de sortir ses griffes lorsque commande la logique implacable de l'argent. (cf. Annexe V)

Mesurer les enjeux d'un affrontement, de classes sans précédent : stratégie du Nord à l'égard des Suds ; mais aussi destructurations et révoltes des frustrés des Suds à l'égard du Nord. Rapports inégaux des centres et des périphéries. Là, la lutte des classes n'a pas perdu son actualité.

C. Stratégies industrielles

On retrouve ici une limite de ce travail : il devrait s'appuyer sur des analyses économiques approfondies, telles celles entreprises dans le passé par le « Satellite économique ».

Au plan international, les économies planifiées des pays de l'Est se sont effondrées et le capitalisme s' imagine qu'un nouvel âge d'or s'est ouvert pour lui. La concurrence effrénée qui a cours dans un marché maintenant mondialisé a pour

conséquences que l'homme devient un fétu de paille, flottant et ballottant au gré de décisions économiques prises à l'autre bout de la planète.

Les conséquences sociales de ces logiques économiques n'en sont que plus redoutables et dramatiques. Surcapacités de production générant des sous-capacités d'emploi. Les difficultés humaines se renouvellent : des conditions de travail à la sous-traitance, de la précarité aux restructurations et aux suppressions de sites.

A l'échelon international, les conséquences sont énormes et inhumaines. Que l'on pense aux logiques implacables du FMI. Que l'on pense au poids des firmes multinationales : dans de nombreux pays, elles commandent tout et à tous, même aux gouvernements.

III - Une conviction gravée dans la mémoire ouvrière : autre chose est possible

A. Une conviction enracinée dans le mouvement ouvrier

De manière massive, la classe ouvrière, en France, a été marquée par une double extériorité, ou plutôt par une double exclusion : exclusion d'une participation responsable à la société ; exclusion d'une participation responsable à l'histoire chrétienne. Rudement, l'expérience a été faite que — sous ses diverses figures — le capitalisme ne possède pas la capacité de répondre aux besoins des hommes. Ainsi se sont enracinés dans la tradition du mouvement ouvrier, à la fois, une dénonciation d'une société inhumaine et un projet de transformation radicale de la société.

Ces deux convictions liées se sont affirmées à travers diversité des courants et divisions idéologiques :

- révolution : transformation du système et de sa logique,
- réformisme : capitalisme accepté, mais en tentant de gommer ses effets pervers ;

— anarcho-syndicalisme : à la quête d'une utopie jamais accessible (1).

A travers bien des combats, s'est construite chez beaucoup de militants ouvriers la conviction que les travailleurs peuvent devenir acteurs de leur propre histoire. L'objet des luttes de classes est précisément de remettre le monde à l'endroit : une économie qui se réoriente en se mettant au service des hommes et de leurs besoins. En d'autres mots : viser de nouvelles relations des hommes avec l'avoir, le pouvoir et le savoir.

Parce que les choix économiques sur lesquels est basé le système libéral ne sont pas éternels, une autre société est possible. Il ne s'agit de rien de moins que de « rendre possible une sortie du capitalisme ».

L'enjeu est immense et la distance est grande de la conviction affirmée au projet politique, de la contestation globale à l'énoncé des moyens de réalisation ! Mais, en omettant d'ouvrir le registre des moyens, on s'établirait dans une logique d'affirmation et de répétition, et on risquerait de clôturer la mémoire ouvrière — et ses richesses humaines — dans la citadelle, inexpugnable mais incommunicable, de l'incantation.

B. Une conviction débattue et contestée

Précisément, c'est en cet endroit que le groupe a connu une vive expérience de communication difficile. Deux expressions ont allumé la discussion :

— « Il s'agit de préparer une sortie du capitalisme ». Mais est-ce possible aujourd'hui ?

— « Nous sommes au creux de la vague, mais nous avons à maintenir ouverte une espérance et créer un horizon d'utopie ».

Ces expressions ont provoqué un vif débat entre nous.

Pressentant qu'il s'agit de lieux essentiels de confrontation, essayons de les cibler de manière schématique.

(1) Se reporter au texte complet : « Déroulons le fil de l'histoire », publié dans le livret ou aux extraits p. 3.

Les mots sont discutés

Le mot « utopie » provoque interprétations et passions :

— Utopie : on ne peut plus se gargariser avec des formules de ce genre. Aujourd'hui, on n'accepte plus des discours répétés sur le mode incantatoire.

— Utopie : aux yeux des uns, le mot n'a pas cours en classe ouvrière. Continuer à l'employer, c'est renvoyer dans les nuages la volonté collective de changer la société : des projets sont ainsi privés de leur efficacité et deviennent des rêves vaporeux.

— Utopie : pour d'autres, le mot est intérieur à la classe ouvrière et à ses organisations. Sur ce sujet, la réflexion a progressé : l'utopie n'est pas à réaliser demain, elle est l'horizon qui donne sens à nos combats. L'utopie s'articule avec l'homme, ses luttes, son quotidien, sa quête de sens.

— Utopie : les sciences humaines font passer l'utopie de l'évanescence au réel. Comme le symbolique, l'utopie est une dimension de la réalité aussi valable que le registre de l'action, de la pratique. Ainsi l'utopie est-elle motrice dans le champ social.

Une confrontation à poursuivre

Dans le groupe Mission de France, tout comme en monde ouvrier et dans la société française, les querelles autour d'un mot sont le signe d'une incontournable diversité. Faut-il parler de générations ? de tempéraments ? d'hommes et de femmes à expériences très typées ?

Trois positionnements sont en présence :

— Face au renforcement et à l'élargissement de l'exploitation capitaliste, les uns qui se situent dans la longue histoire du mouvement ouvrier, avec ses hautes et ses basses eaux, veulent à tout prix préserver un héritage, celui de la mémoire ouvrière : vivant des réussites et des échecs du mouvement ouvrier, continuer le combat pour un changement de société. La mémoire est une matrice où un avenir peut s'ancrer : ne pas fermer les espoirs de la classe ouvrière.

— D'autres, devenus adultes autour de 1968, se disent volontiers appartenir à la génération de l'utopie. Mais de l'utopie, ils sont déçus : soit qu'elle se soit effondrée à leurs yeux, soit — au minimum — qu'elle soit devenue modeste. Le

constat est rude : gouvernement « de gauche », ou gouvernement « de droite », rien ne change. Aujourd'hui : oui à des combats s'ils sont précis, concrets. Non à l'utopie : elle n'est plus force mobilisatrice.

— Une autre strate habite un autre créneau. Elle connaît rudement ce constat : « On est arnaqué autant par un gouvernement dit de gauche que par la droite. La politique, c'est foutu. On n'attend rien du syndical ou du politique ». Décrocher sa place dans une société qui a échoué et où l'argent est roi. Cela joue sur tout : travail tout comme idéaux. Chacun pour soit : il faut bien survivre. Ou, au mieux, repli sur des associations et des petites actions à portée de main. (cf. Annexe VI).

A quelles conditions le projet d'une société autre peut-il devenir crédible en ce contexte ? Ces questions sont peut-être impertinentes aux yeux de certains. Elles ne peuvent être éludées.

Espérance et utopie à remettre sur leurs pieds

En risquant les valeurs, en osant l'utopie, mettre le phare sur ce qu'on veut de l'homme et pour l'homme. Une démarche de ce genre est chance aujourd'hui, à condition d'être marquée de lucidité :

- à la « société sans classe », on n'arrive pas de manière programmée ;
- parce que le socialisme à visage humain n'est pas de l'ordre de l'idéal, il n'y a pas de détermination faite à l'avance des chemins qui y conduisent ;
- au registre de l'utopie, les marches intermédiaires ne sont pas tracées de manière logique. Accepter des réalisations commençantes ou partielles.

Insatisfait de la situation présente, tu fonces — sans trop savoir — vers quelque chose qui te fait avancer. Ce chemin est marqué de modestie :

— accepter que les analyses ne disent pas tout, car il y a une part de la réalité qui nous échappe. Ce qui oblige à remettre sur l'établi nos propres outils et à opérer l'analyse concrète de situations concrètes.

— ne pas rechercher un prototype social qui s'imposerait ; mais viser des valeurs universelles : chercher à les faire émerger sur la base de différences rencontrées et reconnues.

— s'atteler à la tâche, avant de la déclarer impossible.

Là, la foi au Christ — qui n'est pas non plus un idéal — n'est pas laissée au vestiaire, comme un appendice facultatif. En ces démarches multiples, avec bien des compagnons militants d'ACO ou de JOC, l'expérience est faite : le croyant apporte sa contribution d'homme et d'homme croyant. Chantier immense, une construction de l'avenir requiert tous les registres de l'expérience humaine : raison et cœur, science et prophétie. Il y va de l'efficacité et de la saveur de l'espérance.

C. Une conviction soumise à vérification

Depuis la première révolution industrielle, la classe ouvrière — force de production devenue population exploitée — revendique un rôle moteur dans la contestation d'une société construite sur l'argent. Au cœur des luttes sociales, la classe ouvrière s'est fait reconnaître comme un groupe social important, souvent mobilisateur, porteur d'identité forte et d'amples projets.

Aujourd'hui, si l'on croit la majorité des recherches sociologiques, la classe ouvrière serait sur le déclin. Elle ne représenterait plus, dans la société programmée, un acteur historique privilégié ; elle aurait perdu toute capacité à être l'acteur principal du changement dans notre société.

Devant cette contestation, il n'est pas suffisant de répéter les visées du mouvement ouvrier comme un postulat, pas davantage comme une conviction que l'histoire peut être réorientée. Pour être crédibles aujourd'hui, ces convictions appellent argumentation et vérification. Pour ce faire, deux pistes peuvent être indiquées :

Au sein de la classe ouvrière, quel effet d'entraînement ?

L'histoire ouvrière note, au sein des luttes, le rôle inducteur et unificateur que joue — selon temps et lieux — telle ou telle catégorie de travailleurs (les cheminots... les métallos...). L'histoire met aussi en évidence le rôle de la classe ouvrière dans la vie sociale du pays.

Aujourd'hui, dans un paysage très contrasté, les butées ne manquent pas ; mais, pas davantage, ne manquent les possibilités nouvelles.

— « Dans sa fragmentation croissante » le prolétariat est-il « paralysé comme force sociale ? » (A. Bihr). La question se pose, car l'individualisation des existences se produit en rupture « avec les matrices collectives et les idéaux collectivistes de la classe ouvrière classique » (M. Verret). Mais la conscience ouvrière n'est pas morte ; ses colères et ses sursauts étonneront toujours ; ils prennent au dépourvu plus d'un observateur attentif : que l'on pense aux grèves de septembre 89 chez Peugeot, aux diverses « coordinations », à l'affaire Dunlop, au cas Boudet, qui aboutit à l'emprisonnement plus plus de dix ans d'un employeur agresseur, et à de multiples épisodes moins spectaculaires.

— Chez les jeunes, pourtant peu sensibles à l'action collective, est présent un sens aigu de l'injustice. Et la montée de l'individualisation peut conduire à des revendications fortes : « que l'individu soit respecté dans sa dignité ». Une conscience de classe est prête à s'exprimer : cela suppose des conversions réciproques.

— Plus qu'ailleurs, chez les intérimaires, en particulier dans le bâtiment, la mémoire ouvrière paraît s'être effacée. Il faut relever les nouveaux défis de cette structure de production : la continuité aidait à construire la conscience de classe. Que va-t-il se passer avec la mobilité et la flexibilité de l'emploi ? Les prendre en compte, car elles ne sont pas incompatibles avec le mûrissement de la mémoire ouvrière ; mais bien noter que les luttes sociales se déplacent des lieux de production aux lieux d'embauche (1).

— Dans le monde des techniciens, se produisent des prises de conscience que certains n'attendaient pas. Ainsi, des mouvements avec défilés de 200 techniciens en blouse blanche. Ailleurs, des techniciens sont le fer de lance d'une action collective. Parfois, se réalise la jonction de ces nouvelles catégories professionnelles avec la mémoire et le savoir-faire du syndicalisme.

— « Le mouvement ouvrier est encore présent dans quelques places fortes. Il défend avec difficulté les positions des travailleurs ; et ceux-ci ne sont pas des nantis !... A côté d'eux, il y a des travailleurs au chômage, d'autres sans aucun droit, n'ayant ni connaissance sociale, ni possibilité de travailler. Dans certaines zones, être « sans rien » devient la situation « normale ». Car là, en ces espaces dés-solés, la pauvreté s'est généralisée. Le monde ouvrier vient rappeler des choses

(1) Cf. texte complet : « Etre intérimaire aujourd'hui » dans le livre.

simples : la situation « normale », c'est de pouvoir travailler pour vivre ; et ceux qu'on appelle marginaux sont d'abord des travailleurs marginalisés : les précaires sont des travailleurs en puissance » (2).

Lutte de la classe ouvrière ici, et combat des pauvres du monde entier

Au cœur du mouvement ouvrier, très forte est la conscience de l'universalité de la contestation de la société actuelle, ainsi que du changement proposé.

Il y a 150 ans, en des lieux d'inhumanité incontournables, le jeune Marx décrivait ainsi la fonction de la classe ouvrière :

« Une classe aux chaînes radicales... Une sphère qui possède un caractère d'universalité par l'universalité de ses souffrances... Une sphère qui ne puisse se reconquérir elle-même sans une reconquête totale de l'homme » (3).

Qu'en est-il aujourd'hui de la classe ouvrière :

— comme dynamisme refusant une société oppressive, où les petits — ici et ailleurs dans le monde — ne sont pas reconnus ?

— comme contestation d'une logique économique qui condamne le peuple — au sens des plus pauvres — à ne pas pouvoir vivre ?

— comme un des lieux où se trouvent les forces susceptibles de faire basculer l'économie en une économie pour l'homme ?

Dans le jeu de la lutte des classes à l'échelon mondial, dans les divers antagonismes d'intérêts, les objectifs du mouvement ouvrier recouvrent-ils les intérêts :

— des travailleurs et des exclus de notre pays ?

— des travailleurs et des pauvres du monde entier ?

A quelles conditions, sous quelle forme, cette solidarité ?

(2) Région PACA, réunion de février 1991.

(3) K. Marx, « Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel », dans « Critique du droit politique hégélien », Ed. Soc. 1975, p. 21.

Ces interrogations sont immenses. Dans les années 75-78, les rencontres des prêtres-ouvriers, puis des équipes de France avec celle du Tiers Monde avaient voulu ouvrir un réel espace de confrontation.

A l'heure actuelle, réouvrir un questionnement de ce genre n'est pas hésitation soupçonneuse mais chance de lucidité. La confrontation s'impose si l'on veut être en mesure de passer le relais : il y va de la crédibilité de notre réflexion collective.

IV - La classe ouvrière reste un lieu décisif pour l'Évangile

Prise dans un tourbillon de mutations, la classe ouvrière ? Sûrement. Attaquée plus que jamais ? Certainement. Malade, vulnérable ? Sans doute. Tout porte néanmoins à constater que — dans la société française — elle est et demeurera force vive. Massivement marquée par une distance persistante à l'égard de l'Église, elle est également, à l'évidence, une réalité incontournable pour les responsables de l'Évangile, aujourd'hui et demain.

Certains hommes d'Église prônent pourtant de mettre un terme aux pratiques d'une époque révolue : dans la conjoncture présente, il serait possible d'éviter les risques graves dans lesquels les connivences avec la classe ouvrière et ses combats ont plongé chrétiens et prêtres. Troquant le témoignage à rendre au Dieu vivant pour le marxisme ou pour un activisme militant, ceux-ci se seraient ensablés dans le bouillonnement social de révolutions manquées. Prenant en compte les évolutions sociales récentes et le dit effondrement des idéologies, les mêmes concluent au caractère démodé de démarches missionnaires de ce genre.

Sur ce terrain, le partage de la vie des travailleurs par une fraction de l'Église est susceptible d'une lecture en tous points opposée. A risquer l'Évangile en ces lieux, depuis près de 50 ans, s'est découvert un enjeu décisif pour l'Église. Porteurs de cette histoire et de ses ambiguïtés, de quelles intuitions et de quel avenir sommes-nous chargés ?

Dans une classe ouvrière aux visages successifs, quelle est la signification du « déplacement radical » vécu dans leur peau, sous des modes variés, par des prêtres ? Ne touche-t-il pas à l'être même de l'Eglise ? Avec ses ombres et ses lumières, le sillage creusé par les prêtres-ouvriers est un lieu théologique qui doit être interrogé.

Situés en classe ouvrière, engagés de cette manière longtemps — voir la durée d'une vie —, participant dans les entreprises aux circuits de la production,

- à peine une centaine, lors de la condamnation, en 1954,
- plus de 800, au moment de la crue, après 1968,
- plusieurs centaines aujourd'hui, avant la retraite prochaine de nombre d'entre eux, les prêtres-ouvriers sont immergés dans le monde des travailleurs en des circonstances variées, en temps de croissance ou en temps de crise.

Ils expérimentent dans leur être l'âpreté de l'affrontement à la matière, mais ils éprouvent aussi — dans leur corps et leur intelligence — la situation de transformer la matière, celle d'être mêlés au bouillonnement des découvertes de la science et de ses réalisations fabuleuses.

Mais aussi, dans un corps à corps quotidien, ils sont confrontés à la pauvreté de masse et à l'exclusion. Avec bien d'autres, ils sont, au coude à coude, dans la lutte contre l'exploitation et la mise au rebut des travailleurs.

Au quotidien, ils s'acharnent, dans un monde où Dieu, qui n'est pas nommé, paraît être absent. Au cœur des luttes pour l'homme, la justice, la solidarité, les prêtres ouvriers portent le témoignage — et certains signes disent qu'il est parfois compris — d'un quelque chose ou plutôt d'un quelqu'un qui les habite au plus profond.

Là, une trace a été inscrite, tant dans l'histoire ouvrière que dans l'histoire de l'Eglise.

• A travers ce qu'ils engagent du ministère, les prêtres-ouvriers indiquent que l'Eglise est directement concernée par la transformation du monde, une entreprise souvent dévoyée lorsqu'elle abandonne une masse d'homme à sa pauvreté.

Avec bien d'autres, en particulier dans la classe ouvrière, leur engagement indique lorsque son rapport aux pauvres n'est pas de bonne qualité, l'Eglise n'est plus fidèle à elle-même.

● Aux côtés de bien des compagnons, leurs pratiques et leurs dires signalent qu'une autre société est possible : ils attestent aussi la possibilité d'une parole de foi. Ses conditions de crédibilité ? Une parole sur Dieu ne peut être prononcée sans une parole sur l'homme.

● A la jointure toujours risquée de la dénonciation du fléau social qu'est l'exclusion et du combat contre la logique économique qui en est la cause, les prêtres-ouvriers clament, avec bien d'autres partenaires, que sont liées, de manière inextricable, adoration de Dieu et restauration des pauvres dans leur dignité.

A cause de l'articulation établie par eux entre combat pour la justice et témoignage rendu à Dieu, les prêtres-ouvriers ont été condamnés. On sait les remous provoqués dans l'opinion publique et l'onde de choc durable causée dans le monde populaire qu'a créé l'interdiction renouvelée du travail pour les prêtres : 1954, 1959...

En 1991, cette articulation est-elle devenue obsolète ? Ou bien est-elle porteuse d'avenir ? Si oui, comment ? L'enjeu est de taille : dans une société marquée par un libéralisme exacerbé et par un capitalisme auréolé de ses succès souvent trompeurs, les valeurs humanistes risquent d'être renvoyées au ciel des rêves illusoire. Dans ce contexte, comment assurer, à ras de terre et au quotidien, les deux faces de l'unique commandement : « Aime ton Dieu et ton frère » ? Ouvrir l'avenir d'un salut aux visages différents mais liés : libération économique, sociale, culturelle, spirituelle. Articuler combat pour l'homme et combat pour Dieu.

« S'arc-bouter. Garder espoir dans un mûrissement de la conscience collective, surtout parmi les jeunes. Appeler à un sursaut. Servir l'espérance avec lucidité ». L'enjeu n'est pas mince pour l'Evangile, bonne nouvelle pour les travailleurs, les exclus, les pauvres...

UNE EGLISE SANS LES PAUVRES ? UNE EGLISE EN PERTE D'IDENTITE

« S'il est vrai que l'identité de l'Eglise est fondée en Jésus-Christ (« Là où est le Christ, là est l'Eglise »), alors nous devons prêter attention au fait que le Christ a dit qu'il serait présent lorsqu'on se souviendrait de ses paroles et que l'on partagerait le repas. Et aussi qu'il serait présent dans les pauvres et les opprimés... Bien sûr, Matthieu 25 est le texte de base...

Dans la situation actuelle des Eglises, l'Eglise ne se reconnaît pas elle-même dans les pauvres ; il est possible qu'elle reconnaisse les pauvres comme une partie très importante du monde ; mais l'Eglise ne peut pas reconnaître elle-même dans les pauvres, et les pauvres ne peuvent pas reconnaître le Christ dans l'Eglise. Mais cette situation est un état d'identité perdue, un état d'auto-aliénation pour l'Eglise : une situation dans laquelle l'Eglise n'est plus entièrement l'Eglise.

L'Eglise qui n'est pas l'Eglise des pauvres met en sérieux péril son caractère ecclésial : être l'Eglise des pauvres devient un critère ecclésiologique ».

JOSE MIGUEL-BONINO, théologien argentin. 1974

Cité par : JULIO DE SANTA ANA,

« El desafío de los pobres a la Iglesia », p. 37

(Universita Centro Americana, 1977)

CE NUMERO DE 1991 TERMINE VOTRE ABONNEMENT.
POUR LE RENOUVELER, UTILISEZ LE BULLETIN (p. 92).

ANNEXES

Annexe I : Population " active ", " ouvriers " et autres catégories

Les proportions de la population « active » dans la population totale augmentent depuis une quinzaine d'années : 41,9 % en 1975, 43,6 en 1986 et 45,0 en 1990. On estime la croissance des « actifs » à 180 000 par an et c'est un des facteurs explicatifs de la montée du chômage en France. En 1982, la population active représentait 23 500 000 personnes. La catégorie socioprofessionnelle la plus nombreuse, chez les hommes, reste celle des « ouvriers » qui représentaient, en mars 1988, 39 % de la population active occupée, et pour les femmes, celle des « employés » avec 48 %.

La population occupée par secteurs d'activité
(en % de la population active).

	Agriculture	Industrie et BTP	Tertiaire	Ensemble
1949	29,1	35	35,9	100
1982	8,2	34,2	57,6	100

En 1982, la proportion des « ouvriers » variait selon les branches industrielles : de 79 à 70 % dans cuir, chaussures, textiles et habillement, verre, papier-carton, automobile, caoutchouc et plastique à 69 % dans la fonderie et le travail des métaux, 67 % bois et meuble, 64 % dans le bâtiment, 58 % la mécanique générale, 49 % dans l'imprimerie, la presse et l'édition, 47 % dans le matériel électrique et électronique, 29 % dans le pétrole.

Le groupe « ouvriers » est défini de façon incertaine. « Ses frontières avec les autres groupes sont floues ; frontières avec les ouvriers agricoles, avec les artisans

et les commerçants, avec les employés-cadres, au moins avec le bas de ce groupe, frontière plus ténue peut-être avec « les domestiques de la personne ». La catégorie « ouvriers » n'a pas une forte homogénéité (1). Une montée du salariat a été très nette : à peine trois actifs sur cinq dans les années 1950 pour plus de quatre sur six (84 %) en 1986. « Elle semble stoppée, comme si elle avait atteint son terme. La salarisation complète de la force de travail, encore envisagée il y a dix ans, n'aura sans doute pas lieu » (2). En même temps, les personnes travaillant dans l'agriculture passaient de 29,1 % en 1949 à 8,2 % en 1982. Une « déprolétarianisation » des paysans s'est accomplie. Aujourd'hui, il y a très peu d'ouvriers agricoles (environ 250 000) et l'agriculture comporte essentiellement actuellement des chefs d'exploitation et tout ou partie de leur famille. Les activités du « tertiaire », elles, augmentaient de 35,9 à 57,6 %, si bien que l'on a parlé de « l'explosion des services depuis 40 ans » (3). L'industrie, le bâtiment et les travaux publics diminuaient très légèrement. Avec le développement du tertiaire, « deux classes moyennes émergent, dans les qualifications professionnelles : l'une anime l'Etat et ses services, l'autre, l'entreprise et l'activité marchande ».

Pour les employés et les cadres, se produit « l'irruption de l'après guerre » : à partir de 1960, « le nombre d'employés et de cadres augmente d'environ 270 000 personnes par an jusqu'à aujourd'hui ». Les cadres se sont développés un peu plus vite et, depuis vingt cinq ans, des femmes accèdent à des responsabilités de cadres plus dans la fonction publique que dans les entreprises. « Il faut distinguer entre le commerce et l'industrie d'une part, les services non marchands d'autre part ou, ce qui n'est pas très éloigné, entre le magasin et le bureau. Depuis 1945 et le début des années 1960, le salariat du commerce — les employés — augmente à un niveau modéré, tandis que celui des bureaux s'envole » (4).

Les taux d'activité des hommes et des femmes se modifient. Globalement, celui des femmes augmente et il est le fait principalement des 25 à 49 ans. Les femmes sont aussi présentes dans le secteur tertiaire et elles sont nombreuses à occuper des emplois précaires et à temps partiel. — Julien Potel.

(1) Olivier Marchand et Claude Thélot. « Ouvriers : distinctions internes, liens externes » dans « Deux siècles de travail en France », Paris INSEE, Etudes, 1991, p. 97 et suivantes.

(2) O. Marchand et C. Thélot, op. cité, p. 107 et 108.

(3) O. Marchand et C. Thélot, op. cité, p. 90 et 91 puis 46 et sq.

(4) O. Marchand et C. Thélot, op. cité, p. 105 et 106.

Annexe II : Pauvreté, chômage et crise de l'emploi

Un changement capital dans la situation de pauvreté, c'est l'écart qui se creuse entre les riches et les pauvres, entre individus, groupes sociaux ou entre nations développées économiquement et les autres. Pour la France, selon « Alternatives économiques » (Novembre 1989), « plus de cinq millions de personnes ont, au plus, le SMIC pour vivre ». Les résultats financiers de groupes industriels, l'exportation de capitaux, le niveau des besoins reflètent la situation de pauvreté. Par ailleurs, une inégalité de traitement existe avec les prestations sociales et devant le droit de se soigner.

Le chômage progresse depuis 1964 et, selon l'INSEE, le nombre de demandeurs d'emploi oscille actuellement autour de 2,5 millions. En 30 ans, il a été multiplié par dix. Un noyau dur du chômage s'est constitué et il touche en priorité les jeunes qui font les frais de l'accès à l'intégration sociale.

Au-delà des statistiques sur le chômage, il faut réaliser ses effets sur l'existence quotidienne des chômeurs et ce qu'ils vivent réellement. Pour reprendre une émission télévisée, c'est une expérience de la mort, une angoisse pour survivre, une « dé-solation » ; c'est-à-dire que le chômeur n'a plus de sol, il s'enfonce et perd pied. Dans ce combat pour l'existence et pour la dignité, les autres décident pour vous.

Des changements s'observent aussi dans les technologies, les modes de production et dans certaines conditions de travail. Disparition de certains métiers (les « Gueules Noires », par exemple) et apparition d'autres professions, en particulier dans le secteur tertiaire. Dans la modernisation des entreprises, une place importante est à faire à l'informatique, la robotique, la bureautique et à leurs conséquences.

AUJOURD'HUI, on produit plus avec moins de personnel. Quelques chiffres, s'il était nécessaire de s'en convaincre.

- en 1979, avec 360 métiers à tisser, on assurait une certaine production.
- en 1985, avec 120 métiers, on assurait la même production.
- en 1978, à Renault-Douai, avec 7 300 salariés et sans robot, on fabriquait 150 000 véhicules/an.

- en 1988, avec 6 700 salariés et 253 robots, on produisait le double, soit 300 000 véhicules/an.
- de 1982 à 1986, P.S.A. réduit ses effectifs de 20 % et augmente sa production de 5 %.
- une fabrique de machines à écrire augmente sa production de 20 % en réduisant ses effectifs de 36 %.

Ce mouvement est, semble-t-il irréversible. Aussi voit-on progresser le nombre de robots industriels.

En 87, il y avait en France 7 500 robots, en 2005, il y en aura 100 000.

En 1988, il y avait 25 ateliers flexibles, en 2005, il y en aura 1 000.

Des formes particulières d'emploi apparaissent et les frontières entre le chômage et l'emploi sont mouvantes. Une persistance du travail précaire, particulièrement la difficulté « d'intégration des jeunes dans le noyau dur du système productif », le travail temporaire sont des formes plus ou moins violentes d'exclusion.

Julien Potel.

Annexe III : Qu'est-ce que " la classe ouvrière " ?

Partons d'une définition avancée par Lénine et qui est devenue célèbre : « On appelle classes de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de production sociale, par leur rapport vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc par les modes d'obtention et l'importance de la part de richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre par suite de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée de l'économie sociale » (1). En fait, plusieurs grilles existent pour analyser les classes sociales et spécialement la classe ouvrière : par exemple, celle qui se veut et se croit neutre de toute idéologie, puis l'analyse marxiste, libérale, au plan politique, syndical et autres. Parmi les membres du « Satellite », les analyses sont différentes également.

(1) Ivan Dechamps : « La doctrine sociale de l'Eglise et le concept de " lutte des classes " », Revue internationale de sociologie de la religion : « Social Compass », vol. 37, n° 3, septembre 1990.

Du point de vue des sciences humaines et au plan théorique, les classes sociales peuvent être définies par une série d'éléments qui sont envisagés ici par rapport à la « classe ouvrière ».

1 — La classe ouvrière est d'abord un groupe de très vaste envergure qui tient une place particulière dans l'ensemble de la société française, avec des ramifications à l'étranger. Il est difficile de lui assigner des frontières précises. Elle résiste à la pénétration de la société globale et elle est organisée. Elle a vécu et vit une histoire collective, avec des événements marquants, parfois sanglants. Cette histoire est animée par « le mouvement ouvrier » révolutionnaire, avec ses luttes, ses échecs et ses victoires.

Dans une nation, une incompatibilité profonde existe entre les classes sociales car la domination de certains groupes existe. Cet antagonisme peut aller jusqu'à un conflit déclaré, et qui est défini dans le marxisme par « la lutte des classes ». Un document de l'équipe des P.O. de Toulouse, aboutit à « un constat, une affirmation, étayée sur l'analyse et l'expérience : la lutte de classe existe toujours, contrairement à ce qu'avance tout un courant réformiste, social-démocrate ». « La lutte de classe s'aiguise, s'étend géographiquement et ses conséquences sont de plus en plus dramatiques ». Par ailleurs, le collectif P.O. de Lyon (octobre 1990) affirme : « Il faut une analyse précise de l'exploitation et de la lutte de classes dans leurs dimensions internationales : tiers-monde, pays de l'Est (avec l'effondrement des systèmes dit socialistes), dans nos entreprises mais aussi dans nos quartiers. Cela oblige à revenir aux fondements du marxisme : qu'est-ce qui est rejeté aujourd'hui ? ». Un socialisme autocratique ? Le socialisme ? La marche vers le communisme ? ». Aussi la classe ouvrière entretient-elle des rapports conflictuels avec le patronat et d'autres responsables de la société dans les domaines économique, professionnel, idéologique et politique et elle s'oppose aux différents autres groupes sociaux. Dans ces secteurs de l'activité humaine, se déroulent des actions communes et des luttes animées par des militants membres d'organisation professionnelles, syndicales et politiques.

2 — L'organisation du travail et la production en grande série ont entraîné une dépendance des ouvriers et une privation d'initiatives dans le travail. Un système d'organisation extérieure définit les conditions de travail. Les échelons de l'autorité se sont multipliés. Dans un milieu de travail déterminé, des techniques de toutes sortes sont appliquées, mais bien des relations entre les hommes existent et ces relations

(2) Pour plus de détails, voir le document « Déroulons le fil de l'Histoire ».

sociales sont primordiales. « Le milieu technique est un milieu social et la conscience ouvrière tend à s'organiser autour des rapports sociaux de travail et non plus autour de l'expérience professionnelle », écrivait Alain Touraine (3).

3 — L'appartenance à la « classe ouvrière » se définit aussi par des critères économiques, comme le salaire ou les revenus, le logement, le niveau de vie, l'insécurité de l'emploi et de la condition ouvrière, les biens et l'argent que l'on possède, bref la situation de pauvreté. C'est un aspect important qui touche les conditions de vie quotidiennes.

4 — La « classe ouvrière » se caractérise encore par des tendances politiques dominantes socialistes et marxistes, par des organisations et l'action de militants en particulier dans les partis politiques.

5 — Faire partie de la « classe ouvrière » suppose des critères psychologiques qui ne sont pas les moins importants, loin de là. Ils se manifestent surtout par le sentiment et la volonté d'appartenir à une entité qui dépasse les membres de la classe ouvrière, par une conscience collective de classe et des liens de solidarité. Leur dépendance commune de la situation du marché économique est ressentie. La conscience de classe n'est pas seulement celle d'une situation de classe et des conflits de classes, mais aussi l'ensemble des conduites qu'un groupe définit, en fonction de tous les aspects de la situation.

6 — L'expérience humaine particulière des ouvriers constitue une « culture ouvrière » avec ses formes diverses et qui se transforme au cours des années (4). Cet acquis personnel et collectif suppose des valeurs sociales vécues ensemble et qui marquent les comportements extérieurs ou les façons de penser. Il suppose également des références à l'histoire et aux événements importants de la classe ouvrière et du mouvement ouvrier, par exemple, le centième anniversaire du Premier Mai sanglant de Fourmies, dans le Nord, en 1891, où l'armée ouvre le feu sur la foule. Des fêtes ouvrières ont leur importance et leurs traditions. Enfin, la culture ouvrière comprend d'autres éléments : politesse, vocabulaire, façons de s'exprimer, chants et chanteurs préférés, lectures, créations artistiques, réactions par rapport aux grandes institutions... — Julien Potel.

(3) « Qu'est-ce que la classe ouvrière française ? » dans « La classe ouvrière : mythe et réalité », compte rendu d'un débat organisé voici des années par le Cercle Culture et Politique. Arguments. Éditions de Minuit.

(4) Jacques Frémontier. « La vie en bleu. Voyage en culture ouvrière ». Fayard, 1980, 326 p. Une réflexion sur 133 interviews, sans être un travail systématique.

Annexe IV : Etre intérimaire aujourd'hui

L'intérim se taille une place de choix sur le marché de la production et des services : à Lyon, il n'existe pratiquement plus une rue qui n'ait pas sa boîte d'intérim. Au Comité d'entreprise de décembre, à l'agence régionale de Manpower où je suis, le Président annonçait un volant de 3 200 salariés. Force est de dire qu'un bon nombre de jeunes trouvent leur premier emploi par une boîte d'intérim. Elle devient un tremplin, qui fait entrer le jeune sur le marché du travail même si, par la suite, il la quitte.

La boîte d'intérim est uniquement une entreprise de type commercial qui soigne son image de marque. Ainsi le travail perd de son importance. Ce processus va en s'amplifiant chez nos compagnons de route. Le travail est un temps nécessaire « pour se faire de l'argent », ce qui compte, c'est le temps de l'ailleurs, qui serait le temps : où l'on vit. Les médias et la pub s'y emploient très bien. L'intérim, n'étant pas une entreprise engagée directement dans le travail et la production, contribue un peu plus à amplifier ce phénomène de dépréciation du travail.

Certains travailleurs intérimaires' évitent l'embauche définitive à l'entreprise. Ils préfèrent rester dans ces circuits de la précarité où, bien souvent, ils ont l'impression de se faire plus d'argent. D'autre part les grosses entreprises se désintéressent de la gestion du personnel.

Les jeunes trouvant leur premier emploi par l'intérim, ont un autre rapport au travail que leurs aînés. Les jeunes, qui ont exécuté plusieurs « missions intérimaires » dans différents secteurs de production, donnent l'impression d'avoir touché à tout. Or, le temps du travail en entreprise n'est pas forcément le temps du bricolage.

Il faut aussi souligner l'aspect de liberté que peut donner le travail intérimaire. Sans doute cela se paye-t-il d'un manque de stabilité. Mais cette liberté peut être un encouragement au système « D » et, dans certains domaines de production, un développement du travail noir.

Cette situation n'encourage sans doute pas la lutte. Le salaire est fixé dans une relation individuelle et non dans une revendication collective. Le symbole de la solidarité pour les intérêts en prend un coup.

Avec l'intérim, on risque de perdre la mémoire ouvrière : il faudra ré-apprendre, ou tout simplement apprendre, ce que veulent dire des mots comme lutte, comme solidarité, comme classe ouvrière. Cela est d'autant plus nécessaire que le travailleur intérimaire est quelqu'un souvent seul, et qui a tendance à se taire et à s'écraser, trop heureux d'avoir un travail !...

Le temps est sans doute à l'invention pour ouvrir une brèche. Peut-être trouvera-t-on, un jour, les moyens de rassembler tous ces travailleurs dispersés et de leur proposer un combat syndical approprié à leur situation. Il faudra beaucoup de temps, de fatigue et de lutte. — Michel Gendronneau.

Annexe V : Irruption de la pauvreté de masse

— Massivement la pauvreté réapparaît. Après l'illusion, entretenue pendant les « trente glorieuses », que l'on pourrait réussir à tenir durablement le plein emploi, chômage et pauvreté de masse se sont réinstallés chez nous.

- Deux dates symboliques : 1984 : Restaurants du cœur ; 1987 : R.M.I.

- Rappel de quelques chiffres :

— CHOMAGE : autour de 2,5 millions, soit 10 % des actifs. Taux de chômage d'autant plus élevé que le niveau de diplôme est bas :

33,7 % : hommes ayant le CEP

40,7 % : femmes ayant le CEP

— 5 millions de personnes ont le SMIG ou moins pour vivre

— R.M.I. : en 1989 : 1 million de personnes ou 500 000 ménages

— MISERE DE SURVIE : 2,5 millions (d'après ATD, 1981).

Exclusion et précarisation se redoublent quand on est étranger, particulièrement immigré. Les marginaux et les exclus de la vie économique restent sur le bord du chemin : nos banlieues portent la marque de cette blessure.

Mais que faire ? et dans quelle optique ?

I

LA MISERE : LIEU D'UN « COMBAT » SYNDICAL ET POLITIQUE

- Devant les nouveaux défis de la pauvreté et de l'exclusion, la nécessaire riposte du mouvement ouvrier. On peut facilement en rester à se « gargariser » avec les mots de pauvres ; mais la pauvreté est d'abord un fléau qu'il faut combattre. Avant d'être une réalité chiffrée, la pauvreté est un processus qui a des causes, c'est d'abord une situation d'exploitation : la pauvreté de masse est condition d'un développement de type capitaliste.

- La visée : solidarité avec des hommes qui sont d'abord des exploités.

Urgence renouvelée d'un langage d'espoir pour l'avenir ; lutte contre les situations inacceptables : précarités, exclusions, inégalités croissantes.

Etre des hommes debout, et travailler à mettre des hommes debout.

Solidarité avec les exploités : cela conduit à un langage militant de solidarité, de lutte, d'engagement.

II

LA MISERE : LIEU D'UN « TRAITEMENT SOCIAL »

- Rejoindre au plus près et au mieux le vécu des gens..

- Répondre aux besoins de survie les plus urgents et corriger les injustices les plus criantes.

- Risque de ces politiques sociales : en corrigeant les aspects inhumains de la grande pauvreté, omettre d'agir sur les mécanismes qui la créent, aboutir à une sorte d'institutionnalisation de la pauvreté : un statut de la pauvreté assistée, un supermarché de l'assistance.

Comment le traitement social du chômage peut-il éviter d'aboutir à une institutionnalisation de la misère ? Le RMI n'aboutit-il pas à officialiser le minimum de survie et à accréditer l'idée que c'est une « situation normale » ou du moins inévitable ?

G. Couvreur.

Annexe VI : Présence et impact du syndicalisme aujourd'hui

1 - Baisse des effectifs

En 1987, la CGT annonce 1 030 843 adhérents
dont 797 662 actifs.
soit une perte de 55,61 %
soit un effectif inférieur à celui de 1920.

La CFDT annonce 900 000 adhérents en 85,
dont 830 000 actifs.
Le nombre de ses syndiqués a baissé de 17,8 % de 76 à 85.
Il avait progressé de 53,83 % de 65 à 76.

FO annonce 1 150 000 adhérents en 84.

La CFTC annonce 260 000 en 86 dont 200 000 actifs.

La CGC passe de 398 700 en 76 à 201 646 en 87.

Le secteur secondaire est le lieu traditionnel d'implantation des syndicats. Or, c'est dans l'industrie que les suppressions d'emplois ont été les plus fortes.

Enfin, désyndicalisation ou asyndicalisation ? Désyndicalisation, c'est sûr. Mais la grande masse des salariés vivent non pas contre, mais en dehors des syndicats.

En 1989, une enquête du CREDOC (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie) révèle que, pour 18 millions de salariés actifs, on arrive en France à un taux de 10,6 % soit environ 1 900 000 syndiqués.

Ce chiffre correspond aux estimations actuelles suivantes :

CGT : 600 000	FEN : 300 000
CFDT : 470 000	CFTC : 100 000
FO : entre 400 et 500 000	CGC : 100 000
	Divers : 50 000.

Si l'on regarde un secteur comme celui de la métallurgie, bastion syndical traditionnel, les salariés semblent désertier : en 1988, les cégétistes sont estimés à 60 ou 80 000 pour 250 000 en 1981.

Des tendances identiques existent pour FO et pour la CFDT. L'EDF, qui passait pour être syndiquée à 80 %, ne l'est aujourd'hui qu'à 50 %.

D'après le CREDOC, le taux de syndicalisation est de 5,6 % dans le secteur privé, de 20,6 % dans le secteur nationalisé et de 17,2 % chez les salariés de l'Etat.

2 - L'influence syndicale dépasse les chiffres

Tout ce qui précède n'empêche pas les syndicats d'avoir une audience et une influence très supérieures au nombre des adhérents. La place des syndicats, heureusement, est reconnue à différents niveaux de négociation, de gestion du social, et de consultation. A ces niveaux, leur action touche tous les salariés, y compris les plus désavantagés, voire les exclus.

D'autre part, ils tiennent leur légitimité des élections. En 1983, lors des élections aux caisses primaires d'assurances maladie sur 14 005 100 suffrages exprimés :

28,25 % allaient à la CGT	15,89 % CGC
25,16 % FO	12,31 % CFTC
18,36 % CFDT	et 47,4 % des inscrits s'étaient abstenus.

En 1987, lors des élections prud'homales, sur 5 456 245 suffrages exprimés

36,45 % allaient à la CGT	8,3 % CFTC
23,02 % CFDT	7,41 % CGC
20,44 % FO	avec une abstention de 54,1 %.

Aux élections pour les CE, la participation s'est élevée à 66,8 % en 1988

CGT 26,7 %	CGC 6,8 %
CFDT 20,7 %	CFTC 3,7 %
FO 13,7 %	

Le changement significatif observé vient des non-syndiqués. Avec 23,9 % en 1988 ils occupent la seconde place : ils ont marqué 7,2 points en 10 ans.

En 1989, pour les C.E., les non-syndiqués arrivent en tête avec 26,4 % des suffrages, au lieu de 11,9 % en 70. Pour sa part, la CGT ne fait plus que 25,1 %.

Dossier Statistique.

Dans la trace des prêtres-ouvriers :

« Passer le témoin »

Les temps changent. Aussi le travail de notre groupe est-il d'abord commandé par la nécessité de faire le point. Mais les questions que nous posons, relativement à la classe ouvrière et au ministère de prêtres-ouvriers, comme tous les essais d'éclaircissement que nous proposons, sont polarisés par un seul et même souci : assurer l'avenir, « passer le témoin », rester fidèles aux fondements de l'expérience de tant d'années..

Ici ou là, nous avons constaté que nos mots les plus ajustés, nos mots destinés à rendre compte des découvertes les plus précieuses et de la fécondité de cette forme de ministère, nos mots n'étaient pas reçus, nos mots engendraient même des réflexes défensifs. Rien de grave en soi. D'abord le signe des années qui passent. Une preuve supplémentaire de la difficulté de transmettre l'expérience. Mais, quand même !

Le « Ministère PO » n'est pas un en-soi, qu'il s'agirait de maintenir en l'état contre vents et marées. Il n'est pas non plus la voie royale, pour laquelle il faudrait faire un plaidoyer et convaincre les réfractaires. Non ! Seulement, nous sommes persuadés, d'intuition et d'expérience, qu'il y a là, pour l'Eglise, une manière d'appeler, d'envoyer et donc de porter la Parole, où elle découvre et fait grandir une part unique et essentielle de sa vocation de témoin, en ce monde et en ce temps.

Peut-être vaudrait-il mieux dire : se découvrir et grandir. « Se découvrir », au sens premier. C'est-à-dire : laisser choir les habits trop pesants, les sécurités qui engoncent, et permettre la liberté de mouvement, l'ampleur du geste.

Nous affirmons que cette opération de dépouillement, difficile en soi — car elle conduit à se rendre vulnérable — est rendue possible par le partage simple et gratuit de la vie salariée, au bas de l'échelle, avec toutes les solidarités que cela implique : professionnelles, associatives, syndicales et politiques. Et nous insistons sur la gratuité, la gratuité qui est dimension essentielle du Royaume.

En cinquante années et plus, le mouvement missionnaire s'est organisé selon des sensibilités diverses, selon des théologies diverses, qui ont su évoluer au contact des situations concrètes : « obéissance au réel ». Au long de cette histoire, ce qui nous semble premier et toujours fondateur, c'est le choix, toujours renouvelé, d'exposer l'Eglise à ce qui n'est pas elle, à ce qui n'est pas conçu par elle et pour elle, c'est de risquer l'épreuve du dépouillement, avec l'intime conviction que l'Eglise y joue une part unique de la découverte de la Parole de Dieu, cette Parole dont elle a la charge devant les nations.

Le choix de l'ouverture maximale n'est pas inspiré par le goût du vide. Il s'agit bien de se découvrir pour grandir. Et ce qui est vrai de la trace de prêtres-ouvriers l'est aussi des chemins engagés dans les pays du Tiers Monde.

Pour l'heure, le développement du chômage et des emplois précaires, l'apparition d'une pauvreté de masse, les profondes transformations du monde du travail reposent avec force la question de nos modes de présence. Aussi, comment allons-nous, dans la trace des prêtres-ouvriers, engager le ministère avec la même vigueur de signe, avec la même authenticité et être à même de... « passer le témoin » ?

4-5 mai 1991

**Le groupe de travail * : Classe ouvrière
et Ministère PO, aujourd'hui et demain**

(*) dont la composition se trouve en page 1.

Classe ouvrière et nouveau paysage religieux français

Julien POTEL

Comment réagissent les membres de la classe ouvrière dans le nouveau contexte religieux français ? Les travaux récents et valables qui permettraient de répondre à cette question avec les garanties nécessaires sont en réalité trop rares. Les analyses portent sur l'ensemble du nouveau paysage religieux ou sur des aspects particuliers, par exemple les jeunes, une catégorie socio-professionnelle comme les agriculteurs, mais très rarement sur les « ouvriers » qui, de plus, ne correspondent pas à la classe ouvrière, car une catégorie de personnes ne peut être assimilée à un groupe social vivant.

Quelques repères parmi bien des questions

Les interrogations ne manquent pas sur l'attitude actuelle des membres de la classe ouvrière dans le domaine religieux. Quels comportements adoptent-ils vis-à-vis des sacrements, du catéchisme et de l'éducation religieuse des enfants ? Quelles réactions ont-ils par rapport à « l'Eglise », les évêques et les prêtres ? Qu'en est-il de leur vie de prière et de leur croyances ? Dans quelle mesure les ouvriers participent-ils au mouvement charismatique et aux sectes ? Sont-ils marqués par le « religieux » actuel, l'astrologie et les horoscopes, le désir de connaître l'avenir, les voyants ? Comme à

tous, les médias proposent aux ouvriers des informations et des émissions sur les Eglises et les formes actuelles du « religieux ». Les regardent-ils et, s'ils le font, quelles réactions ont-ils ? Par ailleurs, les prêtres-ouvriers, eux-mêmes, vivent dans le nouveau paysage religieux français : quelles réactions ont-ils ?

Plusieurs points de repère bien limités sont proposés. D'abord des diagnostics venant de prêtres-ouvriers ou d'autres personnes vivant ou non dans la classe ouvrière. Puis des recherches de professionnels en sciences sociales et des résultats concernant « les ouvriers » dans des sondages d'opinion au plan national.

Opinions de personnes qui vivent dans la classe ouvrière

Un prêtre-ouvrier, membre du « Satellite », rappelle la notation d'un atelier de prêtres-ouvriers : « Très schématiquement, on peut penser que les P.O. d'aujourd'hui s'affrontent plutôt aux non-questions de l'indifférence qu'à une incroyance structurée ». L'atelier P.O. du 23 mars 86 affirme : « Dans les jeunes générations de nos quartiers, des L.E.P., etc., nous constatons que les références religieuses sont très estompées, voire inexistantes. Dans l'imaginaire de ces jeunes, quand ils nous voient vivre, il n'y a plus une Eglise en fond de tableau. Pour beaucoup, nos convictions et notre foi sont respectables mais ne les intéressent pas. Le témoignage personnel et même le témoignage d'une équipe perdent ainsi leur « radioactivité ».

Il faudrait citer ici la réflexion des mouvements d'Action catholique, jeunes et adultes (A.C.O., J.O.C., J.O.C.F. particulièrement) et de la Mission Ouvrière sur la situation religieuse de la classe ouvrière. L'analyse des textes parus dans les différentes publications des Mouvements sur le même sujet apporterait aussi des éléments.

Diagnostics d'évêques

Dans un dossier de la Conférence épiscopale pour préparer l'Assemblée plénière

(1) Conférence épiscopale française. « Où en est la mission en monde ouvrier ? ». Assemblée plénière. Lourdes 1982. Polycopié, 35 p.

de Lourdes, en 1982, plusieurs évêques disent leur opinion sur les particularités de la situation religieuse du « monde ouvrier » (1).

— « Dans la mentalité de beaucoup de travailleurs, l'image de l'Eglise institutionnelle demeure négative sur les points suivants : elle est souvent complice des dirigeants économiques et des puissances d'argent ; sa morale conjugale et sexuelle n'est pas crédible et apparaît inhumaine ; les gens d'Eglise sont intéressés par l'argent ; l'Eglise est étrangère à la vie ».

— « Le scandale du mal économique et social, fortement perçu dans le monde ouvrier, est un obstacle à la foi en Dieu : comment croire en Dieu quand on appartient à la catégorie des écrasés, sans espoir d'en sortir ? ».

— « L'imprégnation marxiste n'est sans doute pas sans répercussions purificatives sur la foi des chrétiens traditionnels du monde ouvrier. Mais elle produit comme un travail de sape chez nombre de travailleurs, notamment dans les jeunes générations, par rapport à la foi et à l'Eglise ».

— « Pour des raisons qui sont sans doute d'ordre culturel, bien des croyants du monde ouvrier se montrent réticents vis-à-vis de certaines évolutions en cours dans les communautés chrétiennes, notamment l'expression de la foi et les pratiques sacramentelles, soit qu'elles semblent " déta-

chées de la vie », soit qu'on les suspecte d'être inspirées d'une forme de culture autre ».

L'évêque d'un diocèse à haute densité ouvrière s'exprime ainsi : « Chez nous, il faut souligner le poids d'indifférence, de méconnaissance, d'ignorance et aussi de préjugés réciproques, qui séparent ce qu'il est convenu d'appeler le Monde ouvrier et l'Eglise. Certes, des religieuses, des militants, des prêtres-ouvriers sont respectés comme chrétiens et ont la confiance de leur syndicat, de leur parti politique et de leurs camarades. Quand ils peuvent témoigner de la réalité de liens positifs avec l'évêque, les autres prêtres, d'autres communautés chrétiennes, leur témoignage contribue à modifier l'idée qu'on se fait collectivement de l'Eglise, en monde ouvrier.

Toutefois, même si des progrès réels ont été réalisés, qui réduisent l'épaisseur du « mur qui sépare le monde ouvrier de l'Eglise », même si, sur des points particuliers et en certaines circonstances, l'Eglise commence à devenir crédible, il reste énormément à faire pour l'évangélisation du monde ouvrier ».

Pour les rapports entre les ouvriers et le mouvement charismatique, un autre document préparatoire à l'Assemblée plénière de Lourdes (1982) apporte un éclairage.

(2) Conférence épiscopale française. « Le Renouveau charismatique en France ». Assemblée plénière. Lourdes 82. Polycopié, 45 p.

(3) Tome I (1940-1940), Tome II (1940-1989). Paris, Edit. Hachette. Parmi d'autres ouvrages, Pierre Pierrard a écrit : « Enfants et jeunes ouvriers en France » (XIX^e XX^e siècles). Paris Edit. Ouvrières, 228 p.

« Quant à l'appartenance sociologique, le Renouveau touche, en France, à peu près les mêmes catégories sociales que l'Eglise catholique dont il serait sans doute une assez bonne image statistique et géographique. Toutefois, nous y trouvons une plus grande participation de jeunes, de personnes vivant en marge de l'Eglise (Gitans, par exemple) ou étrangers à la foi (Maghrébins, par exemple) (2). Ainsi la participation des ouvriers aux groupes charismatiques serait donc assez réduite puisqu'ils sont peu représentés dans les assemblées habituelles de l'Eglise catholique.

Des recherches sur les ouvriers, l'Eglise et le christianisme

A l'occasion, la situation religieuse des ouvriers a été abordée dans des travaux de chercheurs professionnels. En histoire, deux ouvrages importants de Pierre Pierrard portent sur « L'Eglise et les ouvriers en France » (3). Le premier tome montre particulièrement comment, autrefois, un anticléricalisme s'est nettement manifesté. Des attaques contre Dieu et l'Eglise, des professions d'athéisme se retrouvaient dans une certaine presse de l'époque. Une telle ambiance anticléricale, bien qu'elle soit fort atténuée actuellement, a laissé certainement des traces aujourd'hui.

François-André Isambert publiait, en 1961, un ouvrage sur « Christianisme et classe ouvrière » (4). A partir d'une enquête, en 1950 et 1951, sur la paroisse Saint Hippolyte, à Paris XIII^e, alors très ouvrière, de recherches sur les enterrements religieux et civils à Paris, et d'une étude historique concernant le milieu du XIX^e et des journaux ouvriers parisiens de la Monarchie de juillet, F.A. Isambert propose des éléments de problématique explicative sur « l'abstention religieuse » et « l'irrégion prolétarienne ». Dans un article plus récent de 1974 (5), le même auteur étudie les rapports entre l'Eglise et les ouvriers en France et en d'autres pays. Il se demande si ce n'est pas dans « les divers cas de figure du triangle "classe ouvrière", "attitudes politiques et sociales", "Eglise" que se noue le problème ». Dans l'analyse, il distingue « le degré d'intégration ou de non-intégration des ouvriers dans l'Eglise », puis les « attitudes ouvrières à l'égard de l'Eglise, de son autorité et de son Credo ». On constate notamment « comment les ouvriers français se montrent particulièrement réservés à l'égard des interventions de l'Eglise relatives à la vie privée » mais que « parler d'un anticléricalisme global des ouvriers français serait forcer la note ». Certaines prises de position de l'Eglise dans des conflits du travail

ou sur des problèmes sociaux, puis l'action des chrétiens et des prêtres en classe ouvrière expliquent sans doute cette situation.

Dans un dossier de 1980, une revue spécialisée de sociologie de la religion abordait « Les religions de la classe ouvrière » (6). Des aspects théoriques, historiques et des recherches empiriques étaient proposés. Voici quelques éléments qui peuvent éclairer la situation française. « Le mode d'être religieux du prolétariat industriel ne revêt pas une configuration homogène en raison de la seule appartenance de classe puisqu'il est traversé profondément aussi par d'autres facteurs comme le sexe, la génération, la localisation territoriale, l'état civil, etc. Interviennent également des types d'organisations que la classe ouvrière a connus dans son histoire ». Une étude sur les ouvriers en Allemagne de l'Ouest constate qu'ils « n'ont pas besoin de l'Eglise si ce n'est comme une institution sociale pour un service public ou comme une instance morale. La religion est déclarée comme une matière privée et elle ne doit pas intervenir dans les pensées et les conduites quotidiennes », ce qui confirme des observations faites en France.

(4) François-André Isambert. « Christianisme et classe ouvrière Jalons pour une étude de sociologie historique ». Casterman 1961, 259 p.

(5) F.A. Isambert. « Les ouvriers et l'Eglise catholique ». Revue française de sociologie, XV, 1974, p. 529-551.

(6) « Les religions de la classe ouvrière ». dans « Social Compass », Revue internationale de sociologie de la religion, XXVIII 2-3, 1980.

La catégorie "ouvriers" dans les sondages d'opinion

En plus des trop rares ouvrages sur la situation religieuse des ouvriers en France et leurs rapports avec la religion et l'Eglise catholique (7), des résultats de récents sondages nationaux fournissent des précisions sur la catégorie socioprofessionnelle « ouvriers » qui ne recoupe pas exactement la classe ouvrière. Ils abordent différents aspects du christianisme : déclaration d'appartenance religieuse, pratiques, vie de prière, attitudes vis-à-vis de l'Eglise.

Etre « sans religion »

= Depuis un moment, 80 % environ des Français déclarent être catholiques. Une forte proportion « d'ouvriers » disent avoir été baptisés (plus de 90 % en 1986). Mais, par ailleurs, une forte proportion se déclare « sans religion ».

Professions intermédiaires	: 25 %
Ouvriers	: 20 %
Employés	: 17 %
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	: 8 %
Agriculteurs	: 7 %

(Sondage 1986 SOFRES-Le Monde, La Vie et France-Inter).

= Un sondage en 1981, (SOFRES-Le Pèlerin) donnait déjà 19 % de « sans religion » parmi les ouvriers. C'était le chiffre le plus élevé et le même qu'en 1986.

(7) Signalons aussi : « Christianisme et Monde ouvrier ». Cahier du Mouvement social, N° 1, Paris, Les Editions Ouvrières, 301 p.

Une faible pratique religieuse

= A la suite de l'analyse de sondages, F.A. Isambert constatait, en 1974 : « La non participation au culte est particulièrement forte chez les ouvriers français, si même elle n'est pas la plus forte de tous les pays passés en revue ». Des résultats plus récents confirment cette observation :

= Les « ouvriers » sont les moins nombreux à aller à la messe « le dimanche » et les plus nombreux « uniquement pour les cérémonies (65 %, deux sur trois) (Sondage SOFRES-Le Pèlerin, 1981).

= A la question : « Quand vous étiez enfant, vos parents étaient-ils pratiquants ? »
Agriculteurs : 70 % - Artisans, commerçants, chefs d'entreprise : 44 % - Cadres, professions intellectuelles : 38 % - Ouvriers : 38 % (Sondage 1986).

Une prière moins fréquente

« Actuellement, vous arrive-t-il de prier ? »

	Rarement	Jamais	Les deux
Agriculteurs	33	27	60
Artisans, commerçants et Chefs d'entreprise	28	38	66
Employés	31	45	76
Ouvriers	28	55	83

Vis-à-vis de l'Eglise catholique

= Quand on demande : « Quelle opinion les Français ont de l'Eglise catholique ? »

Les ouvriers sont les plus nombreux à ne pas avoir d'opinion : 26 % (un sur quatre) (Sondage 1986).

= Qu'attendez-vous le plus du prêtre ? Les ouvriers sont les plus nombreux à demander « qu'il prenne position sur les grands problèmes de notre temps » (30 %) et les moins nombreux pour « aider à approfondir la foi » (16 %, mais 41 % des cadres supérieurs) (Sondage 1981).

= Sur plusieurs points concernant le catholique, les ouvriers sont les moins nombreux à admettre plusieurs conditions : « reconnaître l'autorité du pape », « c'est nécessaire de croire à la résurrection de Jésus-Christ », « croire à la virginité de la Vierge ». Il sont les plus nombreux à être d'accord « qu'un catholique ne peut qu'être opposé à l'avortement » (Sondage SOFRES-Le Pèlerin 1977).

= Parmi les expressions qui s'appliquent le mieux aux catholiques, les ouvriers choisissent plus que les autres le fait que « le catholique est pour une plus grande justice » mais le moins souvent que le catholique « est engagé politiquement » et « favorable au progrès social » (Sondage 1977).

Au sujet de la mort

= Quelle est la chose qui vous éloigne le plus de Dieu ?

Les « malheurs, la souffrance et la mort » ?

Ouvriers	: 20 %
Agriculteurs	: 14 %
Cadres supérieurs	: 10 %

(Sondage SOFRES-LE Pèlerin 1981)

C'est « la fin de tout, il n'y a plus rien après » :

Ouvriers	: 44 %
Cadres moyens	: 36 %
Agriculteurs et Cadres supérieurs	: 29 %

Les « ouvriers » ont le taux le plus élevé concernant les réponses défavorables et, à l'inverse, ils sont les moins nombreux à croire que « c'est l'entrée dans la vie éternelle » (16 %) (Sondage SOFRES-Le Pèlerin 1978).

Un fait relaté par un prêtre-ouvrier du « Satellite » illustre bien l'opinion des ouvriers sur l'Eglise. Dans un restaurant « routier », alors qu'à la télévision parlait un évêque, un compagnon de chantier déclare : « Passe sur une autre chaîne, ceux-là, ça fait longtemps qu'on sait ce qu'ils disent ! ». Des diagnostics de personnes qui vivent ou non en classe ouvrière, des ouvrages de professionnels des sciences sociales et des sondages d'opinion permettent d'affirmer que, vis-à-vis de l'Eglise catholique et de la religion, bien des membres de la classe ouvrière conservent une distance particulière plus grande que d'autres catégories sociales. L'Eglise leur apparaît toujours globalement riche, situé « de l'autre côté ». Leurs pratiques religieuses sont faibles et ils refusent, à des degrés divers, la morale familiale et sexuelle présentée par l'Eglise. Certaines de leurs croyances se détériorent ou disparaissent.

Des outils d'analyse qui changent

Après la période qui a suivi la Libération, la découverte de la « France, pays de mission ? » et l'affirmation audacieuse du « mur qui sépare l'Église des masses », ont joué un rôle important dans la vie de l'Église en France. Or, pour analyser la situation religieuse, plusieurs notions globales ont été utilisées. Au début, c'était plutôt le « paganisme », le « monde païen », la « déchristianisation », la « désacralisation ». Actuellement, ils ne sont plus guère employés. L'athéisme correspond en fait à une réalité toujours présente mais, à la suite des changements du paysage religieux, certains la relativisent — la suppriment-ils ? —. Par exemple, le curé de la paroisse de La Trinité, à Paris, affirmait récemment : « Le drame actuel dans le monde, ce n'est plus tant l'athéisme que le développement de nombreuses sectes. Il y a certainement, dans tous les milieux, une montée du religieux et une grande soif d'absolu mais, trop souvent, ces pensées sont détournées vers les sectes parce que les chrétiens ne sont pas toujours attractifs » (8). Une réflexion est à poursuivre sur l'athéisme aujourd'hui dans le contexte religieux actuel sans le relativiser trop vite et encore moins le supprimer : le marxisme est encore vécu, un

« athéisme pratique » existe et certains se déclarent publiquement athées.

Pour analyser la situation religieuse actuelle, d'autres termes sont volontiers utilisés : « indifférence, incroyance, malcroissance, irrégion, mort de Dieu », apparaissent négatifs et souvent ambigus. Par ailleurs, une réflexion serait à poursuivre sur « l'agnosticisme » et les formes qu'il revêt actuellement, qui ne sont pas forcément de l'athéisme.

D'autres notions sont apparues depuis plus ou moins longtemps : la « sécularisation », la « modernité », la « post-modernité », « l'individualisation » (ou la volonté de développer toutes ses possibilités). Elles partent des hommes et des femmes d'aujourd'hui vivant en société : de même, la recherche de la Mission de France pour son Assemblée de Juin 91, quand elle parle « des affirmations de l'homme sans référence à Dieu ».

Pendant les dernières décennies — et certainement avant — deux approches semblent avoir été utilisées pour analyser la situation religieuse d'un pays ou d'un groupe social. La première consiste à partir des

(8) N. Pigasse. « Ils croient tous au même Dieu », p. 79.

Eglises ou des groupes religieux structurés, de leurs organisations, leurs dogmes et leurs lois. On se place à l'intérieur de ces institutions et, de là, on en arrive plus ou moins à comparer les « autres » par rapport à elles. On a créé des catégories pour classer les contemporains qui deviennent alors des in-croyants, des mal-croyants, des « indifférents » ou « ceux qui sont loin ». Il leur manque quelque chose, ils n'ont pas ce qu'ont la chance de posséder les chrétiens ou les croyants. Certains contemporains n'acceptent d'ailleurs pas un tel diagnostic sur eux-mêmes, qui devient péjoratif. Le clivage entre incroyance et croyance ne passe pas entre des hommes ou des catégories mais il est vécu à l'intérieur de chaque homme.

Partir de l'Eglise catholique et des croyants a été pratiquement la façon de faire la plus fréquente depuis la Libération : on peut l'expliquer historiquement.

L'autre approche est de partir des contemporains et de la société pour analyser — et bénéficier éventuellement d'analyses faites hors de l'Eglise — sur les courants et les évolutions en cours à notre époque. On peut alors porter ensuite un diagnostic

à la lumière d'une doctrine et de croyances qui viennent d'une Eglise ou d'un groupe religieux. Cette seconde manière d'analyser a été beaucoup moins fréquente. Les deux approches sont nécessaires et aucune n'est à exclure. Mais il faut être lucide sur celle que l'on adopte et se rendre compte comment les attitudes des observateurs par rapport aux hommes ne sont pas exactement les mêmes dans les deux cas.

Revenons à l'image du « mur », qui prend une valeur symbolique supplémentaire après les derniers événements de l'Europe de l'Est. Le « mur séparant l'Eglise des masses » est-il abattu ? Actuellement, des brèches sont ouvertes : les prêtres-ouvriers, les mouvements d'Action catholique et d'autres chrétiens qui ont vécu leur foi en classe ouvrière, ont contribué à les percer. Toutefois, le mur de séparation entre les ouvriers et l'Eglise tient toujours, même fissuré ou reconstruit partiellement. C'est une des raisons pour les prêtres-ouvriers de continuer d'exister, alors que l'Eglise et la classe ouvrière en France se sont véritablement transformées depuis le début des prêtres-ouvriers.

Julien POTEL.

Ministère de prêtres ouvriers

traces historiques, pertinence pour aujourd'hui, tremplin pour demain

Yves PETITON

Parler de prêtres ouvriers, c'est dire que des prêtres sont caractérisés par leur condition ouvrière. Ceci imprègne une marque spécifique à leur ministère. C'est bien la découverte issue de l'histoire des P.O. : là, une autre figure du ministère a été inaugurée.

Les P.O. engagent leur ministère dans un milieu où l'Eglise n'est guère présente et où beaucoup d'hommes construisent leur existence, personnelle et collective, sans référence à Dieu. Leur responsabilité ministérielle ne s'y exprime pas d'abord par l'animation de groupes chrétiens ou la présidence des sacrements. Est-il possible de rendre compte de leur ministère à partir de ce qui fait leur vie de P.O., le travail à la base et ce qu'il engendre comme relations et conditions de vie, l'engagement syndical et parfois politique ?

Une telle interrogation n'est pas une mise en doute de la vérité de l'engagement de ceux qui risquent le meilleur d'eux-mêmes dans cette aventure, dans ce passage à l'autre. Il s'agit de la ré-interrogation nécessaire quand la réalité historique change. Les mutations économiques, les transformations de la classe ouvrière et la sécularisation de la société française sont suffisamment manifestes pour qu'il ne soit pas étonnant que ceci retentisse sur la figure du ministère de prêtre-ouvrier. De même que la classe ouvrière a connu différentes étapes dans son histoire, de même les prêtres ouvriers ont été provoqués à des évolutions et leur ministère ne peut se réduire à une de ses figures historiques (1).

(1) Cf. l'article de G. Couvreur.

Parallèlement, il y a eu des transformations dans la pratique des chrétiens et dans le partage des responsabilités au sein de l'Eglise. Le ministère de P.O., aujourd'hui comme hier, mais autrement, est articulé avec d'autres formes du témoignage de chrétiens dans la société.

Pour cette réflexion, une double confrontation a été menée :

- Quel a été, quel est l'apport des P.O. dans l'Eglise ? Comment la trace des P.O. et la réflexion collective qu'ils ont menée a contribué à enrichir et renouveler l'expression de la foi et la compréhension du ministère presbytéral ?
- Aujourd'hui, comment la singularité du ministère P.O. est interrogée par la tradition ecclésiale ? A quels renouvellements les P.O. sont-ils appelés pour vivre les intuitions dont ils sont porteurs ? Il s'agit là du jeu de la « vérification » ecclésiale de ce ministère, des exigences pour une plus grande véracité de son témoignage.

Pour engranger l'expérience des P.O., leur expression collective a été privilégiée et cinq grands moments de formulation au sein de la MDF ont été retenus (cf. p. 90).

Dans cette relecture théologique, l'expression des P.O. est donnée sans autre commentaire que les titres pour ne pas solliciter les formulations, même si la sélection et la répartition constituent déjà une interprétation. Tous les aspects du ministère P.O. ne sont pas abordés. D'autres seraient à déployer. Expression personnelle dans un travail collectif, cet essai voudrait être une contribution à la recherche.

« Ce n'est pas pour dire que les P.O. auraient rempli leurs objectifs et qu'il serait temps de passer à autre chose. Au contraire, nous avons à nous remettre en permanence devant notre mission et à nous situer face aux questions nouvelles qui sont posées » (1).

(1) Atelier P.O. 1986 - LAC n° 133.

I - En des chemins de solidarité, ministres de la Justice

Combats pour la justice et rencontre de l'autre, deux dimensions qui ne cessent de s'entrecroiser dans l'expérience des P.O., dans leurs motivations initiales comme dans leurs témoignages, avec des accents différents selon les itinéraires et les moments de l'histoire. La relecture appelle à aborder successivement ce qui dans le quotidien ne se dissocie guère.

A - Nos chemins de solidarité

1. La condition ouvrière

Un partage de vie qui s'est joué de la manière la plus commune, la plus répandue, la plus simple, par le travail salarié, souvent à la base, et tout ce qu'il engendre de relations de travail, de contraintes vécues ensemble, mais aussi d'amitiés nouées, d'espoirs, de solidarités ; et cela sur le lieu de travail, mais aussi sur le lieu d'habitation et sur d'autres lieux de rencontre, de loisirs ou de militance. (...)

Atelier P.O. - A.G. 86, p. 1

2. Un coude à coude dans la lutte

Un partage de vie qui s'est fait service, dont la trame dominante fut progressivement celle d'un engagement sans détours, d'une solidarité de destin au coude à coude avec ceux qui luttent pour changer les rapports sociaux.

Cette expérience vécue de la solidarité ouvrière et de l'exploitation capitaliste nous faisait entrer de plain-pied dans les analyses et les débats de nos organisations syndicales. La compréhension de la société en termes de luttes de classes

s'est imposée à nous. Ainsi, nous avons fait la découverte que les facteurs économiques et politiques sont déterminants pour la vie des hommes et l'avenir de notre société. Sur ce terrain là, nous ne pouvions rester sans parler ni agir, et nous avons pris conscience que la lutte pour la justice et la dignité est partie intégrante du témoignage de la foi et de l'annonce de l'Évangile.

Atelier P.O. - A.G. 86, p. 1

Les restaurer dans leurs droits

Nous voulons vivre en solidarité avec eux, non pour participer passivement à leur misère, mais pour lutter et restaurer leurs droits et dignité, avec les moyens qu'ils se donnent.

Croyants au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, héritiers des prophètes, disciples de l'Évangile, participants de la longue tradition des Pères, nous sommes porteurs d'un effort millénaire qui a toujours su se ressaisir pour articuler indissociablement restauration des pauvres dans leurs droits et adoration de Dieu... Le Synode des évêques de 71 affirme avec vigueur que le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde sont constitutifs de la prédication de l'Évangile.

Rapport d'orientation (R.O.),
1980, Ch. 1, p. 9-10.

3. Combats pour Dieu et combats pour l'homme

La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ n'a de réalité que si elle prend corps dans le tissu même de notre vie quotidienne et s'inscrit au cœur des rapports sociaux. Elle concerne le développement intégral de l'homme et celui solidaire de l'humanité, pour reprendre les belles expressions de « Populorum progressio ».

Le combat pour Dieu est bien intérieur au combat pour l'homme, puisqu'il s'agit de construire, dans l'histoire, des rapports entre les hommes et les peuples qui soient significatifs de l'Alliance de Dieu avec l'humanité.

R.O. A.G. 80 - Ch. 1, p. 7

Devenir hommes solidaires

Là, dans ces solidarités, on devient hommes, ensemble... Là, des liens se tissent : amitié, fraternité, amour naissant et grandissant...

Atelier P.O. 71-76 - L.A.C. n° 57, p. 23

4. Une dimension essentielle non exhaustive

Notre ministère intègre mais déborde largement la militance. Une des tentations que nous rencontrons est de sacra-

liser des conduites syndicales ou politiques comme directement et seule traductrices de l'Évangile et porteuses du ministère.

Atelier P.O. - 23/03/86

On ne peut établir une équation entre engagement syndical et sacerdoce. Les responsabilités syndicales ne peuvent être l'alibi d'un ministère dont nous ne saurions plus trouver la place ou la figure.

Atelier P.O. 71-76 - L.A.C. N° 57

Militance et sens de la vie

La vie humaine se joue à travers plusieurs registres à la fois... Les facteurs économiques et politiques occupent une place essentielle. Mais ils ne sont pas les seuls et doivent être replacés dans un champ humain plus vaste car la vie a beaucoup de facettes... Le regard politique ou économique, pour précis qu'il soit, ne suffit pas à rendre compte d'une vie ouvrière qui s'articule aussi sur d'autres registres.

Atelier P.O. - Octobre 78, p. 7 et 8

B - Ministres de la Justice

1. Rejoindre les ouvriers

Aller travailler, une révolution méconnue

À la naissance des prêtres ouvriers, la volonté de **partager la condition ouvrière** a été première. Beaucoup ont commencé par l'habitat. Dans l'essai de rejoindre cette population étrangère à l'Église et à qui l'Église semblait d'un autre monde (d'une autre classe et d'un autre âge), s'est rapidement imposée la conviction que, pour en être, il fallait aussi **partager la vie de travail**. Passage à un monde qui, pour la plupart de ces prêtres, au début, leur était étranger. Aller travailler a été une révolution dont on n'a pas encore pleinement pris conscience dans l'Église et le clergé. Ce que vivaient les prêtres-ouvriers a reçu une confirmation dans l'expression du Concile Vatican II : « mis à part mais non point séparés ».

Mais effectivement, nous n'avons pas fini d'explorer les enjeux et le défi de ce qui est dit là : « Ils ne pourraient être ministres du Christ s'ils n'étaient

témoins et dispensateurs d'une vie autre que la vie terrestre, mais ils ne seraient pas non plus capables de servir les hommes s'ils restaient étrangers à leur existence et à leurs conditions de vie ». (Presbyt. Ordinis n° 3).

Engager une existence de prêtres et, plus largement, vivre de l'Évangile dans la vie ordinaire, dans les rapports de production, les repères n'en sont pas acquis. Le regard des prêtres sur l'existence, leur appréhension des questions de leurs frères, leurs relations avec les autres, leur place dans la communauté chrétienne, leur lien avec leur évêque s'en sont trouvés transformés sans que ces bouleversements soient bien perçus par les différents acteurs, surtout du côté ecclésial.

Choix d'être avec les pauvres ... reconnus comme des exploités

Trouver un travail, le plus souvent à la base, a été un autre choix de ces prêtres. Démarche missionnaire, ce choix a été fortement marqué, dans les années 45, par un choix évangélique des pauvres : **se situer du côté des pauvres**, de ceux qui ne peuvent pas faire valoir leurs droits, c'était prendre le chemin même de Jésus, venu humblement, solidaire des petits et des exclus de son époque.

Les P.O. ont découvert l'inhumanité de la misère, de la violence faite aux hommes, et la tradition du mouvement ouvrier pour qui l'exploitation avait des causes analysables. Tout ceci a contribué à relativiser une perception trop naïve d'un choix évangélique des petits et a conduit beaucoup d'entre eux à refuser les mots de « pauvre » et de « pauvreté » malgré leur charge symbolique, biblique en particulier (1).

● Pour l'Église, cette aventure des P.O. a été un élément dans un ensemble plus large de stratégies missionnaires. A travers elle, non sans contradictions et allers et retours, une prise de conscience de la nécessaire particularité d'une mission ouvrière s'est opérée.

(1) D. Fontaine, *En J.C. un Dieu libérateur dans le processus de l'histoire*, mémoire de maîtrise de théologie (transformation de la référence à J.C. dans l'histoire des P.O.).

2. La lutte pour la dignité est partie intégrante de l'annonce de l'Évangile

En entrant dans la vie ouvrière, les P.O. ont découvert le mouvement ouvrier, une tradition de luttes, d'analyses et d'actions en vue d'une transformation des rapports sociaux.

Très vite, leur engagement n'a pas été une simple présence mais la participation active à cette lutte. Revendication de dignité pour soi et pour les autres, refus de la fatalité, participation de plus en plus consciente à des projets politiques de transformation des rapports de production. Peu à peu, s'est nouée, pour eux, « restauration des pauvres dans leurs droits et adoration de Dieu ». Rejoignant là une longue tradition prophétique et patristique pour qui l'amour de Dieu trouve sa vérité dans le traitement réservé aux frères et, en particulier, aux plus pauvres.

Les P.O. ont découvert la nécessité des outils d'analyse et partagé l'engagement solidaire dans des organisations. La fidélité à l'Évangile s'est trouvée risquée dans des luttes de libération. L'affirmation du Synode de 71 est le fruit d'une maturation. Les P.O. n'y sont pas pour rien. Il n'y a plus extériorité ou contradiction a priori entre lutte pour la dignité et annonce de l'Évangile, mais aventure de croyants qui, comme telle, appelle une confrontation et une vérification ecclésiale. Les P.O. sont ainsi témoins d'un Dieu qui a pris le risque de l'histoire, avec ses contradictions, et aussi que le discernement évangélique des croyants travaille ces engagements.

La prise au sérieux de l'économique et du politique

● Au cœur de l'Église, le ministère P.O. est un aiguillon pour empêcher de se payer de mots dans le témoignage de la fraternité que le Christ a inaugurée. L'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres s'accompagne, dans l'Évangile, de signes très concrets : aux aveugles, la vue, aux prisonniers, la libération... Les P.O., avec les militants chrétiens, invitent à ne pas oublier le scandale de la pauvreté de masse et à **prendre la mesure politique de ce signe messianique.**

Dans l'organisation des rapports économiques aussi se joue la fidélité au Dieu de l'Alliance. Le discernement des pratiques idolâtriques passe par la mise

au jour des décisions économiques et de la façon dont l'homme est pris en compte : Ceci appelle une élucidation des lieux de décisions, de qui décide, des conséquences immédiates ou à distance de telle stratégie économique, et de situer ces choix dans des ensembles plus larges, dimension politique à la hauteur des enjeux, l'avenir de peuples entiers et la possibilité pour eux de vivre de leur travail, sur leur terre.

Le débat : une exigence

Pour éviter de bloquer l'annonce de l'Evangile avec telles analyses ou avec l'appartenance à telle organisation syndicale, **une confrontation entre militants chrétiens d'organisations différentes est nécessaire.** Le souci du regroupement dans les mouvements d'Action catholique en est le témoin. Ceci appelle à une ré-évaluation de la confrontation entre P.O. Quel débat existe-t-il ? Comment ? Sur quoi ?

Dans cette ligne aussi, la confrontation engagée il y a 15 ans dans la M.D.F. entre prêtres-ouvriers et prêtres au-delà de l'Hexagone serait à relancer.

Ces pratiques (« praxis ») de confrontation entre chrétiens ne pourraient-elles être l'apport spécifique des chrétiens au sein du mouvement ouvrier : **une exigence sur la pratique du débat (1).** Non que les chrétiens aient des solutions originales à proposer ni qu'ils puissent prétendre réduire les tensions entre courants opposés, mais parce que, dans l'aventure chrétienne, le souci de l'ouverture à l'autre est rendu vif et que le ministère P.O. en est un témoin exigeant au sein de l'Eglise.

Quel " être avec ", aujourd'hui ?

Dans la situation actuelle, **comment continuer à vivre l'intuition du ministère P.O. ?** Le développement du chômage, de la précarité, et les transformations du tissu industriel appellent-ils un autre type de présence ? Quels secteurs économiques faut-il privilégier ? Avec quelles compétences professionnelles ?

Le « être avec » ne serait-il pas en concurrence avec un « au service de » ? La région Provence-côte d'Azur nous propose quelques éléments de réflexion :

(1) Cf. Atelier P.O. Mars 90 - L.A.C. n° 146, p. 45-46.

« Être l'un d'eux n'est pas habituel dans l'Eglise. Au lieu de posséder la vérité, on a à apprendre des gens, dans la conviction que Dieu nous précède ». Ceci invite à **ne pas lâcher trop aisément ce souci d'un « être avec »**, par le travail, pour les actifs, et, pour les aînés à la retraite, de poursuivre un « vivre avec » autrement.

« Le « être avec » n'est pas pour autant un « être comme », ainsi :

- envers des jeunes en difficulté, alors qu'on avance en âge,
- parce qu'il y a des détenus, des marginaux, des étrangers... dont il faut être proche, au nom de la foi en l'homme, sans qu'il soit possible de devenir l'un d'eux ».

La question des lieux à privilégier n'est pas nouvelle. Que faut-il privilégier ?

Il y aurait illusion à croire qu'une situation serait, de soi, plus évangélique que les autres parce que plus radicale. Chacune a son poids d'ambiguïté. Le signe des P.O. est un signe collectif. Aussi est-ce à ce niveau qu'une vérification peut se faire (à l'échelle d'une ville, d'un bassin d'emploi, d'une région et d'une Eglise locale).

De même se pose la question du métier. Il n'y a plus guère d'O.S... Faut-il choisir un travail de technicien ? Mais certains posent la question : « Technicien, je travaille dans un bureau et non plus dans un atelier. Est-il honnête de me dire encore « prêtre ouvrier » ? ». Un débat est à mener sur le contenu de « prêtre ouvrier » et la différence avec « prêtre au travail ». Pour faciliter l'envoi d'autres P.O., un effort de vérité n'est-il pas souhaitable ?

3. Du partage de l'espérance d'un peuple... à la promesse du salut

Devenir homme dans la solidarité

Alors que la misère exclut et que la précarité isole, vivre ensemble et résister à travers l'ordinaire comme dans les moments forts de l'action collective tisse des liens, inscrit ce quotidien dans une réalité plus large. Cette expérience du mouvement ouvrier fait découvrir que **vivre humainement c'est, en fait, devenir homme en développant des solidarités.**

L'appartenance à un peuple n'est pas seulement un fait de naissance mais elle est prise de conscience dans un engagement actif.

***L'Eglise n'a pas le monopole de la solidarité.
Elle n'en est pas même le centre***

Dans les années 45, le milieu ouvrier était perçu par l'Eglise négativement. Il était « déchristianisé », comme a-moral. Très vite, à côté de la misère et de ses effets déstructurants, les P.O. sont témoins de gestes de solidarité entre hommes de nationalités ou de convictions différentes. Collectivement, les P.O. s'inscrivent à l'intérieur du mouvement ouvrier qui existait avant eux. Ils découvrent un monde ouvrier riche de traditions de luttes. Les exploités se sont donnés des moyens pour restaurer leurs droits.

Cet engagement de militants chrétiens et de P.O. dans la dynamique du monde ouvrier a contribué à faire redécouvrir que **le salut est promesse, pour un peuple, de pouvoir vivre sur sa terre** (au sens large de base économique et culturelle que peut véhiculer ce terme) (1). Quelque chose d'analogue nous est parvenu aussi des Eglises de peuples qui luttent pour leur libération. Or, **en France, de façon massive, les pauvres ne se sont pas saisis de l'Évangile**. C'est d'autres courants, en particulier celui qui a été inspiré par le marxisme, qui a été porteur d'une dynamique de solidarité et de fraternité.

● Au cœur de l'Eglise, les P.O. sont une incitation à reconnaître cette dynamique et un appel à ne pas penser et vivre « le rassemblement de la famille de Dieu » selon l'expression de Vatican II (Presbyt. Ordinis n° 6) autour d'elle et de ses structures. L'Eglise de France a une expérience originale, dont elle est redevable à toute l'Eglise pour sa compréhension d'elle-même. Comme l'exprime encore Vatican II (L.G. n° 13), « à faire partie du peuple de Dieu, tous les hommes sont appelés ». La responsabilité de l'Eglise est d'en être « signe » et « germe », et non le centre et la totalisation.

Pour l'Eglise, ils sont un appel à la conversion, une invitation à un décentrement d'elle-même pour reconnaître cette fraternité et cette solidarité qui se réalise hors de son influence comme un signe de l'œuvre de l'Esprit. Elle est invitée à accueillir cet avènement du Royaume et à en rendre grâce.

(1) Cf. L.A.C. n° 148, l'étude de Jacques Leclerc.

Quelles aventures ecclésiales ?

● En même temps, les P.O. sont une invitation à une permanente réévaluation de la base des rassemblements ecclésiaux. Sont-ils accueillants à d'autres, en particulier aux milieux populaires ? N'y a-t-il pas des barrières culturelles, souvent inconscientes qui rendent ces assemblées inaccessibles ?

En France, avant les P.O., les militants chrétiens (en particulier avec la J.O.C.-J.O.C.F. et la L.O.C. (devenue A.C.O.) ont témoigné de l'Évangile en milieu ouvrier. La trace historique des P.O. a contribué elle aussi à rendre crédible la foi au Christ en milieu ouvrier. Mais de façon significative, l'Évangile n'est pas devenu là une force de libération comme en Amérique Latine.

Aujourd'hui, un nouveau paysage religieux se dessine. Non que la classe ouvrière française soit devenue chrétienne, mais, en ce domaine comme en d'autres, des phénomènes de recomposition s'opèrent, qui invitent à un regard plus différencié.

Ainsi, des signes ténus existent : en A.C.O., des équipes portugaises, ou dans des paroisses populaires, des humbles trouvent dans la foi au Christ une espérance et la force de lutter pour leur dignité. Ceci invite à ne pas renoncer à ce que l'Église puisse être davantage **une Église des pauvres**, signe d'espérance « en terre ouvrière », contestation de l'exclusion sociale qu'ils subissent dans la société. Mais à quelles conditions l'Église peut devenir **une Église des pauvres** ? Quelles cellules d'Église vont être signes de cette espérance ? Quelle part les P.O. peuvent-ils prendre à **cette germination et cette croissance de « communautés ecclésiales de base »** ?

4. Les hommes ne se réduisent pas à leur travail

La réflexion sociologique menée par ailleurs a suffisamment montré le caractère décisif, dans la vie ouvrière, de la réalité professionnelle, même si le rapport au travail a changé. Pour autant, la condition ouvrière ne se réduit pas au travail mais est marqué également — avec des grandes diversités — par les contraintes de logement, les modes de consommation, les loisirs, les possibilités de formation des enfants, l'accès aux soins...

étude

De fait, la diversité des prêtres ouvriers pointe les différentes formes de solidarité en terre ouvrière. Si dans les années 70, l'accent a été mis sur le syndical et le politique, sans doute était-ce — outre le contexte porteur des projets de la Gauche — parce que, dans l'Eglise, c'était le plus neuf et le moins évident. Dans cette accentuation, le ministère P.O. risque d'être réduit à cette dimension par ceux qui le vivent ou par ceux qui le récusent. La pratique des jeunes P.O. ou des P.O. en retraite, en particulier, **invite à sortir de ce regard réducteur.**

Mais des questions se posent qui, là encore, appellent un débat :

- faut-il mettre sur le même plan les divers engagements : syndical, du cadre de vie, de solidarité avec les immigrés, associatif, sportif ?
- ou bien, dans le syndical, les autres formes prennent racine ? (1).

Des interrogations du même ordre traversent l'A.C.O. ou la J.O.C. Une confrontation entre partenaires de la Mission Ouvrière sur ces questions serait bénéfique. Des prêtres dans les pays du Sud sont porteurs d'un autre regard, en particulier ceux qui vivent en Afrique. La confrontation entre eux et des P.O. de l'Hexagone pourrait être féconde, de même entre P.O. en industrie et travailleurs de la santé.

Conclusion

Parmi d'autres chrétiens, les prêtres ouvriers ont risqué la foi et l'Eglise avec ceux qui risquent de compter pour rien dans les choix économiques. Avec eux, ils ont revendiqué et affirmé leur dignité d'hommes. Avec les ambiguïtés inhérentes à l'action politique, leur vie est devenue un témoignage rendu au Dieu de l'Alliance. A la suite de Jésus-Christ, cet engagement n'a pu être **une expérience transitoire, mais celui de toute une existence.**

Leur vie et leurs engagements en classe ouvrière sont devenus le lieu d'accueil du salut dont l'Eglise est appelée à être signe. Promesse de vie pour un peuple, ce salut advient toujours comme un inattendu au cœur même de l'attente éternelle de l'Eglise. Mais cette initiative de Dieu en Jésus-Christ et son accueil en terre ouvrière appelle une inscription historique sans cesse renouvelée.

(1) Dans le sous-sol de ces débats, on retrouvera la question du rapport entre l'exploitation capitaliste et les exclusions (Cf. annexe **peuvreté de masse - exclusion**).

II - Serviteurs d'espérance ... Ministres d'une vie donnée

A - En des chemins d'espérance

1. - Le mouvement de toute la vie

Toute l'épaisseur de vies humaines

Obligés de lutter — et la lutte est du re, quotidienne, toujours à recommencer — nous n'avons peut-être pas fait une place suffisante aux grandes interrogations humaines sur le sens de la vie. Il y a des analyses à faire, la riposte à organiser... oui... mais il y a aussi tous ces événements qui bouleversent la vie d'un homme ou d'une femme : l'amour et l'infidélité, la mort et la souffrance, la naissance et la maladie. Autant de « lieux d'épaisseur humaine », autant d'« espaces ouverts » aux interrogations.

Dans notre société occidentale, l'hyper-trophie de certaines valeurs (bien-être matériel, paraître, argent...) et l'oubli d'autres (échange, solidarité, accueil, réflexion, art...) estompent ces questions par tout un jeu qui est un des supports

culturels du capitalisme. Ne tombons pas dans un piège presque parallèle !

Confrontation P.O. -
Prêtres du Tiers Monde - 1978 -
L.A.C. n° 75, p. 26

Une démarche eucharistique

Car la messe, finalement, c'est ni plus ni moins que de refaire ce qu'a fait Jésus et qui n'est pas simplement refaire le dernier geste qu'il a fait avant de mourir, mais refaire véritablement le geste, le mouvement de toute sa vie : le geste d'aller aux hommes, de s'enfouir dans toute l'épaisseur de la vie des hommes, d'être là au plus près de ce que vivent les hommes pour leur révéler que la moindre chose de cette vie, le moindre geste, ce n'est pas rien : ce n'est pas banal, par ordinaire. C'est quelque chose de sacré. Cela a du prix pour Dieu. La messe, ce n'est rien d'autre que de manifester la présence de Dieu partout où des hommes vivent, manifester qu'il est là,

au plus intime, au plus secret de la vie des hommes, contempler l'invisible dans ce qui est le plus visible, manifester le « sacré » dans ce qui apparaît le plus « profane », dans les gestes de tous les jours. (...)

Nous ne devons pas être les hommes de l'eucharistie seulement dans les églises et le temps d'une messe, mais c'est bien là où nous sommes, dans toutes nos activités humaines et par tout ce que nous sommes avec les autres que nous faisons eucharistie. Faire eucharistie, c'est rapporter à Dieu tout ce qui lui appartient, tout ce que nous sommes. (...)

D. de Rivoyre - L.A.C. n° 139, p. 34

2. - Une espérance en chantier

Espérer, c'est faire naître demain. Mais le faire naître est tâche d'aujourd'hui.

Ce « ressort », ce vouloir-vivre qui vient de nous et qui nous est en même temps donné, nous avons à le recevoir des autres et de Dieu. C'est tout un, pour nous. Le recevoir comme « Don » de Dieu, c'est le recevoir comme don de vie et non de mort ; c'est l'accueillir positivement. La foi en la Bonne Nouvelle nous interdit de cultiver l'angoisse, de nous installer dans des logiques de non-sens ou de mort.

Atelier P.O. - 1985 -
L.A.C. n° 113, p. 22-23

Une attitude de conversion

Nos interrogations sont révélatrices de la difficulté d'appréhender le réel, de l'analyser. Elles posent la question de notre rapport à la réalité. Quels paramètres faisons-nous fonctionner permettant de voir, ou non, des réalités économiques, politiques, sociales, et d'y faire face ? (...)

Ça m'incite à exprimer plus clairement mes désaccords, parce que c'est important pour le jeu de la démocratie. (...)

Je crois qu'il y a une attitude profonde (d'interrogation) qui a autorisé, avec des amis communistes, un certain nombre d'échanges. Ils ont mieux compris ce qu'était ma foi et, moi, j'ai mieux compris leur fidélité au parti. Nous sommes renvoyés à une attitude de conversion pour découvrir une dimension nouvelle de notre conviction profonde.

At. P.O. - Oct. 90 -
L.A.C. n° 146, p. 45-47

L'espérance, une attente dérouterée

L'espérance, elle suscite notre intelligence. Elle s'appuie sur des analyses, sur la compréhension des situations. Elle prend en compte les attentes et les espoirs de notre peuple. Mais elle anticipe aussi sur la réalité. C'est nécessaire pour avancer, s'orienter, se donner un Orient. C'est toujours risqué car, « malgré les

prévisions les plus affinées, l'avenir est toujours imprévisible ». Le risque est permanent de l'attente dérouter. Et, de l'attente dérouter à l'espérance déçue, il n'y a pas qu'un pas. Un pas qui est le temps du constat douloureux de l'inadéquation de notre espérance à la réalité, et, plus encore qu'à la réalité, aux potentialités latentes de cette réalité. Le temps de l'approfondissement et d'un nouveau redéploiement de l'espérance.

At. P.O. - 1985 - L.A.C. n° 113, p. 23-24

Un corps à corps avec la mort

Pour moi, aujourd'hui, être prêtre c'est servir l'espérance. Dans une vie de sinistres par l'emploi, mon espérance est mise au défi, comme l'espérance de copains chrétiens avec qui je partage tant bien que mal cette situation. Alors, il nous faut arriver à tout vivre autrement : une lutte à mort contre la désespérance, contre le fatalisme, contre le rien à faire.

J.P. Margier - L.A.C. n° 146, p. 31

L'espérance, un désespoir surmonté

Espérer, c'est accorder la primauté du « possible » sur le « réel ». C'est faire exister la dimension « possible » du réel, passé et présent. L'espérance lie donc

« en une primordiale solidarité, le passé, le présent actuel et l'avenir ».

At. P.O. - 1985 - L.A.C. n° 146, p. 24

3. - Donner sa vie

C'est bien une responsabilité reçue qui s'inscrit dans nos vies : « nous ne sommes pas à notre propre compte ». Situés dans l'histoire de l'Eglise, nous ne sommes pas une génération spontanée : dans ce que nous cherchons à vivre au cœur de l'existence humaine, comme prêtre, nous sommes autant héritiers que promoteurs !

At. P.O. - 1971-76 - L.A.C. n° 57, p. 38

Des blessures qui sont germination

Le Seigneur s'est montré vivant, avec les marques du supplice des condamnés. Pour avoir part, nous aussi, à sa Résurrection, ne faut-il pas avoir partie liée quelque part et charnellement avec les damnés de la terre ?

Je veux croire que tout ce qui brûle en nous de dépossession choisie et imposée se rejoint en un seul feu. Je veux croire que les blessures du cœur et du corps ouvrent le passage à des forces nouvelles.

A. Brager - L.A.C. n° 146, p. 29

B - Ministres d'une vie donnée

1. - L'homme au-delà de lui-même

Des jeux d'échanges

Dans le système capitaliste, les produits de la terre et du travail des hommes sont réduits à leur valeur marchande et les hommes au rôle de producteurs et de consommateurs. La vie ne prend plus sens dans un jeu complexe de relations entre eux et, possiblement, avec Dieu. Les hommes vivent dans un jeu d'échanges symboliques qui dépassent les biens matériels en circulation. Achetés, les biens ne leur appartiennent pas comme s'ils en étaient la source, comme s'ils ne les avaient pas reçus d'autres. Produits, ces objets ne sont pas seulement pour eux, même s'ils en usent. Ils doivent servir à alimenter un mouvement d'échange.

L'engagement des P.O. dans une transformation des rapports de production participe à la contestation que le travail de l'homme soit réduit à une transaction commerciale. Même si parfois la concentration des énergies dans la bagarre syndicale a piégé les militants dans la réduction à la sphère économique qu'ils dénonçaient. L'homme, en effet, ne peut se réduire à ce qu'il fait ou produit.

Les P.O. cherchent à signifier le mouvement d'ouverture qui habite les hommes. Le partage des interrogations de nos compagnons de route sur le sens de leur existence témoigne de l'épaisseur, de cette profondeur de la vie des hommes, de sa grandeur en même temps que de sa fragilité.

Faire eucharistie en toute chose

L'engagement de prêtres jusque dans les rapports de production interroge l'Eglise sur le lieu du culte à rendre à Dieu. Surtout que le prêtre a souvent été identifié à la célébration de l'eucharistie. Or l'exercice du ministère P.O. n'est pas d'abord la présidence eucharistique en assemblée. Les premières générations P.O. ont souvent célébré l'eucharistie quotidienne, seul ou en équipe. Les plus jeunes

ont moins cette pratique quotidienne. Mais tous ont été conduits à redécouvrir l'amplitude de l'eucharistie que Vatican II a remise en valeur : mouvement de toute l'existence, action de grâce à Dieu par la façon même de vivre travail, activités, relations... En tout lieu et en tout temps, vivre la vie comme un don reçu de Lui et l'engager au service des autres dans un mouvement d'offrande. Les prêtres sont chargés de présenter cette offrande et de signifier ainsi que le Christ seul est offrande au Père. Ils inscrivent ainsi celle du peuple chrétien dans celle du Fils.

Pour Jésus, la relation à Dieu ne s'inscrit pas par des actes religieux posés, extérieurs au corps de l'homme. Il fait de sa vie et de son corps même l'espace de la relation à Dieu. Le culte à Dieu est à vivre « en esprit et en vérité » comme une existence, habitée par l'Esprit, vécue comme simultanément et indissociablement pour Dieu et pour les frères. Il met en cause ainsi la séparation d'un espace pour Dieu et d'un espace pour l'homme, d'un temps pour Dieu et d'un temps pour l'homme.

● Les P.O. signifient à l'Eglise l'amplitude de l'eucharistie : toute la vie de l'homme et de tous les hommes est appelée à être ainsi associée au geste du Christ. Cette offrande ne peut être réduite à un espace et un temps particulier. A la suite du Christ, les chrétiens sont invités à faire de leur existence un mouvement d'accueil et de don.

Dans la société, les P.O. sont un appel à cette ouverture vers Dieu, tant dans le rapport aux biens que dans les relations avec les autres. Mais si nulle part n'est donné à voir publiquement que les mêmes célèbrent l'eucharistie et vivent cette vie eucharistisée, ne risque-t-on pas de maintenir la **dissociation du sacré et du profane**, le clivage entre activités séculières et engagement pour Dieu. Quand des camarades de travail nous demandent si nous célébrons la messe et où, ne nous interrogent-ils pas — consciemment ou non — sur cette articulation ?

Témoins d'une absence dans l'espace eucharistique

● Solidaires d'hommes et de femmes, ailleurs, les P.O. le restent dans les rassemblements eucharistiques. Ils sont les témoins de leur existence, de leur quête de pain et de justice, de leur espérance et de leur souffrance. Dans la prière per-

sonnelle et dans la célébration, ils veillent à ce que rien de ces vies d'hommes ne tombe dans l'oubli devant Dieu. Mais dans l'assemblée chrétienne les P.O. sont la marque de l'absence de ceux qui ne se tournent pas vers Dieu. La présence des P.O. tient ouverte cette brèche dans la communauté : signe de sa particularité et de la distance non réductible avec des hommes d'autres convictions, appel pour la communauté à élargir l'espace de sa tente et à rejoindre d'autres groupes humains.

Un autre sens du travail

Le rapport des hommes à leur travail est fortement modifié par la précarité, les changements répétés d'emploi ou de postes de travail, mais aussi par les progrès techniques. La médiatisation accrue du rapport de l'homme à la matière, liée à l'introduction de l'informatique et ses multiples usages, y ont aussi leur part. Aussi, les jeunes générations n'ont pas le même rapport au travail que leurs aînés. Et ceci traverse les collectifs P.O.

Nombre de jeunes sont assez sensibles aux débats écologiques. Les intérêts économiques (volonté de garder la maîtrise des ressources ou de leur transformation, recherche de nouveaux débouchés) ne sont pas étrangers à la place faite à ces préoccupations dans les pays occidentaux. Cependant, il est intéressant de noter les deux axes majeurs qui traversent les débats :

- les hommes ne peuvent faire n'importe quoi des ressources naturelles et de leur environnement. Ils sont solidaires du cosmos. Les hommes ne peuvent en user sans mesure. **L'humanité a partie liée avec le cosmos ;**
- la responsabilité des hommes dépasse le temps présent. Par ses capacités d'intervention, l'humanité a acquis une responsabilité vis-à-vis des générations futures. **Ce qu'elle décide et fait aujourd'hui engage demain.**

A condition de prendre en compte les bases économiques et politiques des questions écologiques, ces réflexions peuvent contribuer à de nouvelles compréhensions de la place du travail dans la vie des hommes et de leur activité formatrice du monde.

● Pour les chrétiens ces approches ne sont pas sans faire écho avec l'ouverture à l'altérité qui est au cœur de leur foi. Dans cette recherche, des P.O. peuvent apporter leur expérience et contribuer à ce que les rapports de productions soient réellement pris en compte dans ces réflexions. Ceci nécessite que soient approfondies les transformations du rapport au travail.

2. - Espérer, un chemin... une pâque

Dans un temps de mutations et de bouleversements, le constat de ce qui s'effondre et de ce qui meurt pèse lourdement. Pour certains, la possibilité même d'opérer des transformations décisives est mise en question. Pour autant, toute combativité et même toute espérance n'ont pas disparu.

La mémoire d'autres possibles

Devant le poids du présent, ceux qu'une espérance anime contribuent à se souvenir des crises d'hier. Hier déjà, il y a eu des crises, et qui ont été surmontées. Cette remise en perspective contribue à relativiser le présent et à relancer l'espoir d'autres possibles.

● Partie prenante du mouvement ouvrier, les P.O. sont souvent des militants, même si les figures sont plus diverses que l'image type. Ils sont souvent reconnus comme **acteurs d'espérance**. Avec d'autres en Eglise, ils sont des témoins — souvent dérangeants — que l'espérance est de l'ordre d'une bagarre contre la fatalité de situation, contre le caractère destructeur de conditions de vie, de travail, de choix économiques.

Relance de l'analyse

Actuellement, l'importance des changements met en question les analyses au risque de faire croire à une impossibilité à rendre compte des situations. La complexité croissante des problèmes oblige à la modestie mais non à la démission.

Une remise en chantier des outils est nécessaire pour essayer de comprendre et ainsi pouvoir agir. L'espérance suscite un effort de lucidité et des analyses qui donnent corps à cette espérance.

Dans le mouvement ouvrier, les outils d'analyses marxistes ont joué un rôle déterminant. L'effondrement des pays de l'Est et la baisse numérique des organisations syndicales qui s'en inspirent amènent certains à les décréter caduques. La mémoire de la place que ces outils ont joué et de leur diversité invite à ne pas céder à de tels raccourcis mais à les remettre sur le chantier. D'autant qu'il faut en parler au pluriel.

● Dans l'Eglise, les P.O. qui ont investi fortement dans cette ligne interrogent sur la prise en compte des contradictions et des facteurs économiques dans les analyses. Avec d'autres, ils cherchent à exprimer la foi dans des catégories moins idéalistes.

Démarches de conversion

Dans nos vies, la prière et l'eucharistie sont des espaces où nous laissons la parole à un Autre, où nous acceptons d'être réinterrogés sur notre façon de voir les choses.

● L'Ecriture proteste au nom de Dieu contre l'injustice et dénonce la responsabilité des hommes. La Parole de Dieu invite à une élucidation des situations, des causes et des responsabilités. Elle appelle à un changement de tous mais pas de façon symétrique pour les riches et pour les pauvres. Selon leurs situations, cet appel est différent. En Eglise, la présence des P.O. est une invitation à **ne pas escamoter ces différences.**

Dans l'eucharistie, nous est signifié que nul ne peut s'identifier au juste ; chacun, quoique différemment, nous avons part à la mort du juste. Il n'y a pas d'un côté les bons et de l'autre les méchants. Nos analyses manichéennes s'en trouvent déboutées ! Dans l'actualisation du mystère pascal, est rendue **vive la mémoire des morts inutiles**, de ces vies gâchées pour rien. Contestation de logiques économiques inhumaines, cette mémoire interroge aussi toute logique d'or-

ganisation où le silence ou la mort seraient considérés comme le prix à payer pour l'avenir. L'Eglise n'est pas exempte de cette tentation de nier sa part de responsabilité, de masquer l'écart entre l'Évangile qu'elle annonce et qui la juge, et celui dont elle vit de fait !

Le signe eucharistique comme espace ouvert, où sont identifiées simultanément la responsabilité de chacun dans la mort du juste et la miséricorde offerte, peut être une contribution historique des chrétiens. Il indique **la vérité comme un travail, comme un avènement en nous, fruit de la parole reçue d'un autre** ; il indique un chemin possible pour la vie dans l'accueil du pardon qui réouvre l'avenir. Par un dialogue ouvert avec leurs partenaires, des P.O. peuvent favoriser cette attitude de conversion qui amorce un renouvellement de l'espérance.

Prendre le risque d'être déroutés

Restructurations économiques et bouleversements politiques à l'Est ont atteint, chez nous mais aussi en Afrique et ailleurs, l'espérance d'une alternative au système capitaliste. Quels projets alternatifs sont crédibles aujourd'hui ? Mais **peut-on se passer de projets** qui concrétisent, pour le mouvement ouvrier en France et pour des peuples du Sud ou de l'Est, la possibilité d'avoir prise sur leur histoire ? Ces débats traversent les P.O. Sans doute faut-il qu'ils se développent pour renouveler l'espoir.

● Quand le présent s'impose comme une fatalité, l'espérance est la capacité à discerner des potentialités nouvelles. Ceux qui espèrent croient aux possibilités d'ouvrir des brèches, cherchent des passages. Avec d'autres, les P.O. sont **témoins que cette espérance est vive en terre ouvrière** : refus de baisser les bras et de céder à la fatalité. Dans l'Eglise, ils sont témoins que celle-ci n'a pas le monopole de l'espérance : des hommes et des femmes s'engagent et prennent le risque d'anticiper sur la réalité présente par leurs projets et leurs actions. Ils prennent le risque d'être déroutés / dé-routés par les événements et de passer par la désespérance : temps douloureux de la remise en question, temps de la nuit en quête du jour.

L'anticipation, une promesse

La foi chrétienne n'offre pas de solutions alternatives mais, au cœur de ces recherches humaines, nous pouvons recevoir, en Eglise, un renouvellement de notre espérance.

Cette anticipation de la réalité ne se fonde pas seulement sur la qualité des prévisions des hommes. Une promesse la fonde. La fidélité de Dieu à son Alliance la fonde par delà les refus de l'homme. Un avenir reste ouvert, non sans que les forces de mort ne travaillent. Invitation pour nous à consentir à une non maîtrise absolue. Ceci n'est pas insuffisance transitoire de l'homme ni motif de désespérance mais une humble confiance que rien n'est définitivement scellé. Du neuf peut jaillir car Dieu est engagé avec nous. Cette nouveauté cependant ne se fera pas sans l'engagement d'hommes et de femmes dans l'ouverture de ces brèches, sans qu'ils y risquent leur vie. Christ ouvre le passage.

Les ministres sont plus spécifiquement le signe de cette initiative de Dieu en Jésus-Christ, de son engagement avec nous et que notre activité est toujours réponse à un don premier. Dans l'eucharistie, le temps de Dieu s'inscrit dans le temps des hommes et le temps des hommes s'inscrit comme temps de Dieu.

L'avenir se joue aujourd'hui à la façon dont nous construisons le présent. La qualité humaine de la société de demain s'enracine dans les choix d'aujourd'hui. De cela les chrétiens et particulièrement les prêtres sont responsables en terre ouvrière.

3. - Une vie donnée

Au service d'un peuple

Les P.O. se sont liés à la vie d'un peuple, à l'appel de l'Eglise sous l'impulsion de l'Esprit. Sans bien le mesurer, l'Eglise les a appelés à consentir à ne pas savoir par avance comment ils seraient prêtres. Ils ont eu à en chercher pas à pas les formes, en dialogue avec la tradition vivante de l'Eglise.

● De façon plus vive que d'autres, ils sont témoins dans l'Eglise qu'elle ne peut se définir à partir d'elle-même. Elle est appelée à se recevoir d'un Autre, à se recevoir du Père sous l'action de l'Esprit. Sa vie et ce qui lui est essentiel, elle ne peut le garder à part, hors d'atteinte. Elle reçoit sa vitalité dans la mesure même où elle se livre au cœur du monde d'aujourd'hui, et particulièrement aux côtés de ceux qui ne comptent pas. Elle suit ainsi le chemin du Serviteur. Par leur présence là où l'Eglise n'est pas présente, les P.O. sont pour elle une invitation à se livrer tout entière. Ils sont un appel à une catholicité non d'appropriation mais de cheminement.

Cette charge demande aux P.O. d'accepter en retour de ne pas non plus savoir par eux-mêmes s'ils sont des témoins fidèles du Serviteur. Eux aussi ont à chercher, dans une obéissance au réel, les formes renouvelées de leur fidélité. En Eglise, il est logique qu'ils soient interrogés sur leur choix.

Envoyés, signe de l'envoi du Fils

La présence de prêtres en terre ouvrière est liée à une démarche ecclésiale. Non que chacun soit là où il est parce qu'il y a été envoyé par son évêque mais, collectivement, la trace historique des P.O. est l'expression d'une volonté ecclésiale. C'est pourquoi la marque du temps où cette volonté a fait défaut reste douloureusement présente dans les mémoires. Aujourd'hui encore, beaucoup de P.O. s'interrogent sur la volonté des évêques d'envoyer de nouveaux prêtres ouvriers.

Comme prêtres, nous avons accepté d'engager notre existence sans nous donner à nous même notre propre mission. Nous ne sommes pas à notre compte mais notre envoi veut être signe de l'envoi du Fils par le Père. L'accueil d'une mission donnée par l'Eglise signifie cette attitude du Fils qui accepte de se recevoir de son Père.

● L'enjeu de l'envoi des prêtres-ouvriers est de cet ordre : comment signifier en terre ouvrière que le Fils a aussi été envoyé à ce peuple ? En les envoyant hier, l'Eglise s'est engagée elle-même mais a engagé le cœur de sa foi, ce qu'elle est chargée de signifier, ce qu'elle est : signe de cette venue et de la ré-

ponse des hommes à cette initiative divine. A travers la poursuite ou non de cet envoi, l'Eglise se met en question elle-même. **Peut-elle se passer aujourd'hui de ce ministère pour assurer sa mission ?**

Artisans de la catholicité de l'Eglise

Les P.O. ont inauguré de nouvelles figures du ministère presbytéral. Aujourd'hui encore, cette charge leur incombe. Mais leur caractère d'envoyés leur rappelle qu'ils n'épuisent pas la figure du ministère ordonné, même en terre ouvrière. D'autres sont nécessaires à la mission de l'Eglise.

Signe collectif, les P.O. ont à réfléchir ensemble à la qualité du signe qu'ils constituent et à discerner les renouvellements nécessaires. Mais aussi, ils ont à **articuler leur ministère aux autres figures du ministère ordonné** aux différents échelons de la vie ecclésiale. Ils ont à veiller à la catholicité par une confrontation — aux formes variées — avec d'autres composantes ecclésiales.

CONCLUSION

Les figures historiques de l'espérance du mouvement ouvrier sont mises en question. Pour les chrétiens en terre ouvrière la question se redouble : En quoi l'expérience chrétienne contribue au renouvellement de l'espérance.

L'expérience que nous faisons dans la foi est-elle perceptible pour d'autres ? Nous découvrons que nous sommes re-suscités à la vie par l'écoute d'une Parole et par l'engagement de notre vie en réponse à un don reçu d'un Autre. Ce chemin de libération est-il, par notre pratique, rendu accessible à des hommes en recherche ?

III - Dans un compagnonnage avec des hommes d'autres convictions, ministres de la Parole

La confrontation à une civilisation qui s'édifie sans référence à Dieu, la rencontre d'un athéisme militant structuré, la logique même du mouvement d'incarnation qui a soutenu l'engagement des prêtres ouvriers a conduit à un **enfouissement**. Celui-ci n'était pas passivité mais écoute et contemplation, rumination et maturation, lieu et temps d'une expérience spirituelle.

Aujourd'hui, dans une société massivement sécularisée, l'enfouissement auquel les P.O. ont été conduits est fortement interrogé. Nous y reviendrons mais il est nécessaire de mesurer le chemin parcouru et la découverte essentielle de cette histoire. Comme l'exprimait le Père Chenu « une présence, ce n'est certes pas encore un enseignement ni un sacrement, mais c'est la condition de la parole, y compris de la Parole de Dieu » (Courrier P.O. - Juin 90).

A - Un compagnonnage avec des hommes d'autres convictions

1. Conduits au silence et à l'écoute

« Dans les premières années, les mots de « vocation » et de « mission » ont (...) signifié l'envoi vers les incroyants pour leur transmettre un message. On parlait pour apporter... Possesseur, en Jésus-Christ, de la vérité de l'homme, il s'agissait de « ramener » ceux qu'une civilisa-

tion ou une histoire avaient séparé de l'Eglise.

Mais bien vite, le partage de l'existence quotidienne de la vie d'un peuple par l'habitat, le travail, les actions et les luttes menées ensemble... nous ont conduits à une attitude de silence et d'écoute... D'abord être là, vivre avec, entendre, accueillir, réfléchir toutes ces paroles d'hommes avec la Parole de Dieu. Lon-

gue étape de mûrissement et surtout appel à aimer et à recevoir ».

Rapport d'Orientation (R.O.) A.G. 80 -
Chap. 1 (Convictions), p. 45

Une parole qui éclaire une pratique

« A ce sujet, je suis, au contraire, convaincu que notre foi ne peut être uniquement action. Le témoignage de notre action sera toujours insuffisant. Une parole est nécessaire, une parole que des actes traduisent de manière incomplète, une parole qui permette aux gens de déchiffrer le sens d'une pratique.

Un aller et retour s'instaure sans cesse dans nos vies entre nos actes et nos intentions. Il faut « des clefs de lecture » pour que nos vies puissent être une parole parlante.

Il ne s'agit pas d'une parole en terme de discours mais une parole liée à une pratique... Par petits bouts, répondre à la question : qu'est-ce que je fais ? »...

Atelier P.O. - Octobre 76

2. Une entrée en réciprocité

Ce partage de vie, fait de travail, de prière, de service, de réciprocité, de débat et d'interpellation... nous le voulons

et nous le croyons porteur d'une proposition de foi en Jésus-Christ. Cette Parole, en venant interpeller l'existence de l'autre, est capable de le remettre en vérité face à lui-même, d'élargir le champ de son existence, de lui permettre de tracer son chemin en toute liberté, et de le dégager ainsi du caractère personnel de notre propre témoignage.

En contrepartie, le témoignage que nous avons reçu de nos camarades de travail a transformé notre compréhension de la foi, sa pertinence et ses exigences, pour nous-mêmes et pour l'Eglise. Ce partage de vie est vécu au titre d'une responsabilité ministérielle confiée par l'Eglise, que personne d'entre nous n'épuise dans sa propre situation individuelle. Notre responsabilité est collective ».

Atelier P.O. - A.G. 86, p. 2

Ouvrir l'accès à une démarche de foi

Les P.O. ont ouvert, pour une frange de chrétiens, des chemins nouveaux d'engagements missionnaires. Mais si nous sommes capables de « séduire » et de mobiliser un certain nombre de déjà chrétiens dans une optique missionnaire, nous devons reconnaître que nous restons très courts en ce qui concerne l'accès à une démarche de foi pour des travailleurs, et en particulier pour des jeunes qui ne sont pas déjà chrétiens (...)

Comment l'Eglise peut-elle rejoindre les jeunes générations des LEP et des ZUP, les « enfants de la crise, du chômage et de l'immigration »... ? Cette recherche ne peut être effectuée que dans un travail collectif avec des laïcs, des religieuses, et il nécessite d'inventer avec eux des lieux nouveaux de rencontres, d'accueil, de partage.

Atelier P.O. - A.G. 86, p. 4

3. Foreurs de la Parole en terre étrangère

« La parole est votre souci. L'image qui nous vient à ce propos est celle du forage. Vous creusez la Parole, dans les sous-sols les plus étrangers à la foi. Vous êtes aux aguets pour deviner la Parole, la déchiffrer dans les remous, les cris et les rêves des hommes et des peuples, en retrouver la profondeur (...) ».

Témoignage du Carmel de Mazille -
Suppl. L.A.C. n° 147, p. 3

Prenant le risque de la confrontation

« Sans annexion, dans une volonté de respect et un accueil de la précedence de

l'Esprit qui souffle où il veut, comme il veut. Vous acceptez que, dans ce compagnonnage risqué avec d'autres horizons, votre propre foi puisse être remuée, modifiée ».

Du Carmel de Mazille -
L.A.C. n° 146, p. 23

Et travailler à une intelligence de la foi

« ...qui déborde, de beaucoup les seuls enjeux intellectuels. Car il s'agit de libérer l'Evangile des formes idéologiques, sociales, culturelles et morales dans lesquelles il a été vécu... Cet effort nous demande de relever les trois défis suivants :

- *Mais quelle est donc, au cœur de nos rapports sociaux, cette Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ?*
- *A quelles tâches historiques sommes-nous appelés, qui soient à la fois service des hommes et service de Dieu ?*
- *Comment faire émerger des expressions sociales savoureuses de Jésus-Christ qui appellent à un « Viens et vois » ?*

R.O. A.G. 80 - p. 11 et 12

B - Ministres de la Parole

1. De l'incarnation... à la suite du Nazaréen

« Renouveler le geste du Christ qui s'incarne ». Cette expression d'H. Godin et Y. Daniel, dans « France, pays de mission », au seuil de l'histoire des prêtres ouvriers, dit bien ce qui a porté nombre d'entre eux. Pour parler aux hommes, leur dire son amour, Dieu s'est fait homme, nous dit St Jean. Le partage de la vie des gens, dans la discrétion et le silence, n'est pas une invention des P.O. mais ce fut le chemin même de Jésus, en particulier à Nazareth. Et l'Évangile de Marc nous signale qu'il n'est pas possible de témoigner du Christ, de façon vraie, de n'importe quelle façon.

Confesser Jésus comme Christ et fils de Dieu

Dans l'Évangile de Marc, à plusieurs reprises, Jésus interdit à ses interlocuteurs (" démons " ou apôtres) de dire qui il est. Les exégètes parlent de « silence messianique ». A vouloir trop vite nommer Jésus comme Christ ou comme Fils de Dieu, ses interlocuteurs prétendent savoir qui il est et donc ce que l'on peut attendre de lui. Par cette consigne de silence, Jésus refuse une manipulation de lui-même et une mainmise sur Dieu. Toute l'épaisseur de la vie et le scandale de la mort du Nazaréen sont nécessaires pour que la reconnaissance de Jésus de Nazareth comme Fils de Dieu ne soit pas une manipulation. Et de plus, à la croix, c'est un centurion romain, un païen, qui révèle cette identité !

La logique même de l'Incarnation a conduit à prendre au sérieux l'histoire, c'est-à-dire l'humanité des hommes et celle de Jésus-Christ, en un temps et un espace particulier. Jésus a été reconnu, par quelques-uns, comme Christ à son humanité et à sa façon de vivre son itinéraire d'homme, en relation avec son Père, au milieu de ses contemporains.

Ceci a conduit les chrétiens à donner toute sa place et sa consistance à une vie d'homme, de croyant, vivant au milieu des tensions et des contradictions

de l'histoire, partageant les aspirations, les luttes et les espoirs des hommes. Participant, pour sa part, à rendre possible et faire vraie une espérance.

Mais la question est renouvelée dans une société où la référence à Dieu ne va pas de soi et où se pose la question de la lisibilité de cette référence dans la vie des prêtres ouvriers. Nous y reviendrons.

Discerner les traces de l'Esprit et, en l'homme, ses "Capacités de Dieu"

Au cœur même de cette existence, il y a une dimension contemplative. Dans le « partage des conditions de vie, dans leurs âpretés et leurs espérances », discerner **les traces de l'Esprit qui toujours nous précède**. Présente au début des P.O., cette reconnaissance de l'action de l'Esprit au cœur de l'humanité a été surtout développée dans les années 70. Discerner ce qui, dans l'humanité, a « capacité de Dieu » ? (1). Ceci est rendu possible quand on a pris le temps de l'écoute respectueuse, du silence et de l'accueil. Du cœur peut alors jaillir une action de grâce pour ces traces.

Le Ministère n'est pas seulement témoin de l'initiative historique de Dieu en Jésus-Christ, il est aussi le témoin émerveillé de l'Esprit qui travaille au cœur des hommes et les rend « capables de Dieu ».

● Dans cette dynamique, le ministère des P.O. a été un apport décisif de l'Eglise de France. Ils ont fait redécouvrir que l'étape première de toute aventure missionnaire est « cet acte premier de présence », « cet humble témoignage en pleine vie ». La qualité de notre humanité est le lieu et la forme indépassable de toute annonce de l'Evangile. L'attitude respectueuse et non prosélyte dit quelque chose de la gratuité de l'amour du Père. La parole vraie se nourrit du silence et de la contemplation. D'une autre façon que les contemplatifs, les P.O. en sont les témoins.

L'heure missionnaire

Est-ce à dire que ce message a fait son temps et qu'il serait temps de passer à une annonce explicite ? Je crois que cette dimension n'est jamais acquise

(1) Cf. St Irénée

étude

pour l'Eglise dans ses entreprises missionnaires. Les débats autour de la seconde évangélisation en sont la preuve.

● Pour l'Eglise, l'envoi de prêtres à vie perdue, là où l'homme se construit sans référence à Dieu, est un signe. La foi ne se transmet pas mais naît — ou renaît — toujours de l'accueil de la Parole de Dieu et de la rencontre de témoins. Nul ne peut prévoir ni le jour ni l'heure de cette rencontre.

Le temps et la patience sont une dimension essentielle de la mission. La présence dans l'Eglise de ministres, qui s'inscrivent dans la durée de vies entières, ne nie pas la possibilité d'annonce directe et de chemins courts, mais signifie qu'en bien des lieux sont aussi nécessaires des itinéraires longs, apprivoisements réciproques, témoignages existentiels, compagnonnage « gratuit respectant les croissances et les cadences ». Le temps de la mission lui-même est à évangéliser.

"Des vies qui font signe"... à quelles conditions ?

Ce ministère de présence, de partage de vie et d'accompagnement est ministère de proximité et de première annonce, ministère de prière toujours et de célébration parfois, service de rencontres occasionnelles et de communautés naissantes en classe ouvrière.

La mort de copains P.O. est souvent révélatrice de cet impact : des camarades, qui n'ont pas partagé leur foi, les reconnaissent prêtres, « hommes de Dieu », comme disent les musulmans. Ils ont bien perçu que la vie de ce copain ne s'expliquait pas sans sa foi en Dieu, sans sa responsabilité ecclésiale... sans pour autant y adhérer. Faut-il attendre la mort des copains pour cela ? Sans doute, oui ; comme le centurion romain, la reconnaissance vient après... la mort ou le départ.

Cependant si, hier, la découverte qu'un compagnon de travail était prêtre faisait choc, par différence avec l'image traditionnelle des prêtres, aujourd'hui, dans cette société sécularisée, cette même découverte ne fait plus signe.

Etre prêt a rendre compte de l'espérance qui est en nous

La réflexion de l'atelier P.O., en 76, constitue une avancée par rapport à une stricte logique d'enfouissement. De fait, dans la vie des uns et des autres, s'instaure un aller et retour entre un partage de vie et un dialogue, au fil de l'existence, « par petits bouts ». C'est souvent de façon imprévue, d'une façon qui échappe à tout calcul, que nous sommes provoqués à dire quelque chose qui donne sens à nos choix, qui tente de rendre compte de nos raisons de vivre et d'espérer.

Dans nos réflexions, parole et action, présence et témoignage, vivre et dire sont parfois opposés, comme s'excluant. Une dissociation de ces éléments ne permet pas de rendre compte de ce que sont les hommes, corps doué de parole ! Le petit d'homme n'accède pas à une parole articulée si d'autres humains ne lui adressent pas la parole. Par contre, ces oppositions pointent une exigence pour les témoins : que leur parole soit « incarnée », que leurs actes soient accordés à leurs dires.

Pour les P.O., comment développer en soi cette aptitude à rendre compte de **Celui qui nous fait vivre ?** Quelle maturation personnelle, quelle méditation du quotidien apprennent à y accueillir le Christ et à y reconnaître son Esprit à l'œuvre parmi leurs compagnons de route ? Comment les partages en équipe, les confrontations entre prêtres et avec d'autres chrétiens nous préparent à ces dialogues ?

2. Une entrée en réciprocité

Marcher à la suite du Christ conduit à renouveler son engagement, habité par la passion de Dieu pour les hommes et le monde. Le ministère P.O. s'inscrit dans l'attitude d'une « Eglise qui commence par regarder l'homme du regard d'amour que pose sur lui le Seigneur... Réapprendre à regarder l'autre avec amour en vue d'un dialogue à égalité, ordonné à l'achèvement mutuel »... (L. Augros, cité dans « Le Père Chenu et la Mission de France »).

Avant que Vatican II ne vienne confirmer cette intuition, il y a eu ce désir **d'entrer en dialogue** : attitude où l'apôtre accepte d'apprendre de l'autre. La foi s'est trouvée transformée. Elle est devenue moins affirmative ; la grâce des commencements a été renouvelée en l'Eglise : chercher Dieu.

Les P.O. sont devenus « **foreurs de la Parole** » sourciers, pour en trouver, en retrouver son jaillissement dans la vie des hommes, là où elle n'est pas déjà entendue. « Ils puisent cette Parole comme une eau neuve, dans ce qu'elle a d'éternel et d'universel, dans ce qu'elle livre du cœur de l'homme et du cœur de Dieu ». L'expérience a montré que cette dynamique en monde ouvrier peut entrer en résonance avec celle vécue en d'autres terres étrangères, en d'autres cultures, en d'autres religions.

Témoins privilégiés de l'altérité et de la liberté de Dieu

Envoyés comme témoins de la Bonne Nouvelle, ils ont peu l'occasion de la Parole. Prêtres, ils sont bien chargés d'un ministère de la Parole de Dieu... ils le vivent sur le mode de l'ECOUTE. Par cette situation, ils sont rendus **particulièrement attentifs à l'altérité de Dieu**. Ils peuvent être les témoins du caractère in-oui de Dieu. Dieu est toujours autre que ce que nous en disons et en vivons dans le temps présent. Dieu, l'Eglise ne peut prétendre le connaître, en avoir fait le tour. La Révélation n'est pas close. La nouveauté de sa Parole n'a pas fini de retentir. Sa Parole est encore et toujours à lire dans la vie des hommes, dans nos vies, à la lumière de l'événement Jésus-Christ.

● Pour l'Eglise, les P.O. sont un rappel : Elle ne devient le témoin de la Bonne Nouvelle que dans la démarche même où elle vit à l'écoute de son Seigneur : **témoin parce qu'auditeur**. La proclamation de la Parole de Dieu naît de son ECOUTE (1).

En outre, par leur situation d'être ailleurs, les P.O. sont les témoins de la liberté de Dieu pour se faire connaître. Ce qui n'ôte pas aux chrétiens leur res-

(1) Cf. Rom. 10,14.

étude

ponsabilité de veilleurs pour reconnaître Dieu qui se manifeste ! L'Eglise est invitée à reconnaître les pas de son Seigneur, qui se dit ailleurs. Elle est, de ce fait, relative à ce qui n'est pas elle. Elle est, d'origine, invitée à sortir. Elle est « **caravane de nomades** », elle est « **traversée plutôt que territoire** ».

Dans l'Eglise, le ministère ordonné signifie cette tension constitutive : son ouverture, son attente de la venue du Seigneur. Au sein de l'Eglise et parmi les diverses figures du ministère, les P.O. relancent ce désir de reconnaître la trace de son Seigneur, là où il n'est pas reconnu. Ils sont comme une question lancinante au cœur d'une communauté chrétienne : qu'as-tu appris, aujourd'hui, des hommes de ton peuple ? des gens de chez toi qui ne sont pas de ton bercail ? Que t'ont-ils révélé de notre Dieu ?

Ouvrir des espaces de recherche

Mais cette quête de Dieu restera-t-elle « le jardin secret, foyer d'une existence ». Or, aujourd'hui, comme le reconnaît l'Atelier P.O. en 86, les P.O. restent courts en ce qui concerne l'accompagnement d'une recherche de foi, en cohérence avec une vie de travailleur : Quelle possibilité de reconnaître le Christ est proposée à nos compagnons de route sans tradition religieuse ?

Les P.O. doivent-ils prendre la responsabilité de « donner corps à cette quête de Dieu », que leur vie même a alimentée, ou s'en remettre à d'autres pour le faire ?

Les opinions divergent :

- Pour les uns, témoins auprès d'hommes et de femmes qui vivent sans référence à Dieu, ils ne peuvent être responsables de tels espaces de recherche sans se déporter de leur responsabilité première ;
- Pour d'autres, en l'absence d'initiatives, la proposition de la foi restera inaudible dans cette société où Dieu n'est pas nommé ; tandis que d'autres parts de l'Eglise témoignent de la foi de façon trop affirmative pour favoriser une démarche de recherche.

Ce débat est à approfondir à travers une réflexion sur la sécularisation et la privatisation de la foi. A quoi les circonstances actuelles nous provoquent-elles ? En outre, l'expérience du catéchuménat d'adultes ou de l'A.C.O. (avec ses « plateformes » ou des « partages de foi avec les travailleurs ») peut nous instruire : l'accompagnement de personnes en recherche peut rendre attentif à la nouveauté de Dieu.

3. Prendre le risque du dialogue... en vue d'une nouvelle intelligence de la foi

Sommes-nous convertis à l'Évangile ?

Dans ce compagnonnage avec d'autres horizons, le risque est pris d'être atteints par la morsure de l'incroyance. Perçu initialement comme affrontement avec un athéisme militant, celui-ci a révélé une morsure plus intérieure. Nos vies sont-elles évangélisées ? Sont-elles irriguées en profondeur par la Parole de Dieu ?

On ne vit pas la difficulté à rendre compte de Jésus-Christ comme bonheur pour ses compagnons de route sans être questionné par cette apparente inefficacité de la foi — inefficacité dans sa vie. L'étrangeté de l'Église et, en fait, de l'Évangile fait naître une interrogation sur la pertinence sociale de l'Évangile.

L'incroyance n'est plus seulement celle des autres mais la vie du croyant en est traversée. En nous cohabitent le croyant et l'homme qui vit sans référence à Dieu.

L'apostolat devient communion au mystère pascal

Personnellement ou collectivement, les prêtres ouvriers sont témoins de la résistance à l'annonce de la Bonne Nouvelle. Ils témoignent comment l'apostolat devient communion au mystère pascal.

L'apôtre Paul dans ses lettres témoigne de l'expérience spirituelle de l'apostolat. Les résistances et les débats dans lesquels il est pris nourrissent en lui sa compréhension de la Pâque du Christ, ils constituent comme une prédication existentielle de la Croix du Christ. Serviteur, il n'est pas au-dessus du Maître. A l'image du Christ de l'hymne aux Philippiens, il ne peut retenir ses certitudes de foi, il en est peu à peu dépossédé, jusqu'à ne plus pouvoir que faire confiance à Dieu, dans la nuit.

Ce témoignage est difficile à recevoir en Eglise. Celle-ci ne peut qu'être étonnée de voir ceux qu'elle a envoyés comme témoins être eux-mêmes atteints dans leur foi. Au premier regard, ceci peut paraître altération de la foi ou dépérissement alors que ce décapage peut être chemin d'approfondissement. Apprentissage de vivre Jésus-Christ dans un univers marqué par le matérialisme. **Chemin d'Emmaüs où le déchiffrement de la Parole de Dieu et celui de la vie des hommes s'appellent l'un l'autre.** Ce n'est sans doute pas un hasard si la méditation de la nuit de la foi de Thérèse de Lisieux a si fort marqué des P.O. et s'il reste une concivence forte entre l'aventure des P.O. et celle du Carmel.

En vue de "la bouture de la foi"

Ce travail de déchiffrement appelle un travail d'élaboration de la foi dont les P.O. sont chargés au titre de leur responsabilité ministérielle. Quelles sont les conditions de cette élaboration ?

- C'est bien dans la condition ouvrière et dans l'histoire du mouvement ouvrier, dans sa culture, que les P.O. invitent et sont invités à chercher les matériaux d'une parole de foi.
- L'expérience des Eglises latino-américaines invite à ne pas se méprendre. Ce n'est pas une théologie qui produit une Eglise nouvelle, c'est une Eglise qui fait une théologie, selon l'expression de G. Gutierrez. L'expérience même du mouvement ouvrier a fait découvrir que c'est la pratique historique d'un collectif qui peut opérer une transformation culturelle autant que sociopolitique. Aussi, cette élaboration d'une intelligence de la foi

étude

renouvelée, les P.O. ont certes la responsabilité d'y veiller mais elle ne peut être produite par des seuls prêtres. Les P.O. sont ainsi chargés de contribuer à **susciter les collectifs chrétiens qui vont rendre possible cette élaboration**. L'apport des mouvements, A.C.O. et J.O.C. en particulier, est essentiel sur ce terrain.

- Enfin, pour être « apostolique », cette réflexion théologique appelle une confrontation avec d'autres Eglises qui, ici dans l'Hexagone et ailleurs, sont provoquées à une « nouvelle bouture de la foi » par des bouleversements culturels ou par l'abord de nouveaux continents.

Engagés au milieu d'hommes et de femmes qui s'affirment sans référence à Dieu, pour la plupart, les P.O. ne sont-ils pas infidèles à leur mission s'ils deviennent artisans d'un renouveau ecclésial ? Cette question a traversé le mouvement P.O. depuis des années. Et l'expérience invite à ne pas réduire cette tension, tension intérieure à l'Eglise qui a envoyé dehors et qui comprend mal ces vies de prêtres « perdues » en semence, tension intérieure au prêtre lui-même entre des solidarités qui le structurent, des appels qu'il vit comme antagonistes. Il est aux frontières de la foi mais au cœur de l'Eglise, de sa fidélité à sa mission.

Cependant, si les P.O. pouvaient insister hier sur l'ouverture par rapport à un enclos ecclésial (une Eglise constituée, fermée sur elle-même), aujourd'hui, cette figure de l'Eglise a fortement changé. Certes des tendances restauratrices habitent notre Eglise mais, en de nombreux lieux et pour des groupes humains sans traditions religieuses — spécialement pour des jeunes —, la question est plutôt l'absence de proposition, une parole sur Dieu inaudible, l'absence d'espaces de recherche. Ceci invite les P.O. à porter le **souci de l'inscription historique de la foi** comme condition de leur témoignage de l'altérité et de la nouveauté de Dieu. Sans un corps social, ecclésial, quelle parole chrétienne sera articulée ? Le ministère P.O. comporte aujourd'hui une responsabilité du côté de la genèse de l'Eglise.

CONCLUSION

Les prêtres ouvriers sont atteints par les bouleversements économiques et politiques récents. Liés à la vie d'un peuple et à ses aspirations, il n'est pas étonnant qu'ils soient provoqués, par ses transformations, à des évolutions.

Hier, adossé à un humanisme athée structuré, alors qu'aujourd'hui domine une quête de sens multiforme dans une société sécularisée, le ministère P.O. est appelé à articuler autrement son apport en Eglise et dans la société. Ceci prend à contre-pied des P.O. dont le cheminement les a conduits à ne pas posséder par avance les repères de leur ministère. Les intuitions historiques et théologiques dont ils sont l'expression ne sont pas caduques mais les formes peuvent se renouveler.

Demain, comme hier et aujourd'hui, les P.O. peuvent aider l'Eglise à se recentrer d'elle-même. Elle ne peut partir d'elle-même et de certitudes possédées mais est appelée à prendre le chemin du Serviteur : partager la recherche des hommes et être témoin de ce qui lui est donné de découvrir de son Seigneur sur cette route.

Partageant les interrogations du mouvement ouvrier, ils peuvent être serviteurs d'espérance. Dans cette société sécularisée, le terrain est sans doute plus dégagé pour participer à une inscription historique de la foi. Ce témoignage modeste de disciple du Christ peut être une contribution à la recherche des hommes.

SOURCES

1. Au lendemain de l'AG de 75, la publication dans la LAC n° 57 de mai-juin 76, sous le titre « Prêtres ouvriers, les recherches d'un atelier. 1971-1976 ».
2. En 1978, au cours de la confrontation entre des équipes de P.O. et des équipes du Tiers Monde, l'intervention de l'atelier P.O. parue dans la LAC n° 75.
3. En 1980, le rapport d'orientation adopté lors de l'AG qui, en englobant la pluralité des visages d'un ministère de mission (en milieu rural, en classe ouvrière, au Tiers Monde), décrit avec précision et pertinence au chapitre I : Quelles sont nos convictions ». (non publié).
4. En 1986, en préparation de l'AG, l'élaboration du dossier « le ministère P.O. : Bilan et perspectives » au sein de l'atelier P.O.-M.D.F. et Association. (également non publié).
5. En 1990, après les événements des pays de l'Est, l'interrogation des P.O. en atelier publiée dans la l'interrogation des P.O. (LAC n° 146).